

DLP 24-12-91003933

# FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

hommes et femmes

# Ce que nous pouvons devenir

Colloque Partenaires Autrement 28.29 Septembre 1991

BULLETIN INTERNATIONAL

Trimestriel  
Décembre 1991

48

ISSN 0294-3700

## SOMMAIRE

### FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

68, rue de Babylone 75007 Paris

Tél : 47 05 76 99

### Bulletin international

#### DOSSIER

#### COLLOQUE PARTENAIRES AUTREMENT

- Echos du colloque . . . . . 3  
*par Alice Gombault*
- Pour un partenariat vécu dans une altérité singulière . . . . . 11  
*par Henri Denis*
- Partenaires autrement, de l'utopie à l'espoir . . . . . 33  
*par Nicole Fischer-Duchâble*

Ont contribué à la réalisation de ce bulletin en dehors des signataires des articles :  
H. Charrier, B. et Ph. Crestois, M. Moreau, J. Paton, E. Tassel.

Ce numéro  
35 FF

ABONNEMENTS 1991 (partant de janvier)  
France 125 F, Europe 140 FF, Autres pays 150 FF  
A verser à : FHE, 68, rue de Babylone - 75007 PARIS  
CCP : 161225 A PARIS

Directeur de Publication : Jean-Pierre Leconte - Commission Paritaire n° 63-173  
Réalisation : Imprimerie Orcades 12 rue des Carmélites 86000 POITIERS  
Dépôt légal : 4° trimestre 1991

Encore un numéro spécial  
pour clore l'abonnement 1991 !

Mais qui se plaindrait d'avoir accès aux deux conférences de Nicole Fischer-Duchâble et d'Henri Denis données au colloque « Partenaires Autrement » des 28-29 septembre 1991 ? L'introduction — qui est aussi une évaluation faite en assemblée générale — par Alice Gombault, le rappelle bien : le colloque ne se résume pas à deux conférences. Mais elles constituent un cadeau que nous ne voulons pas différer.

Présent/es, absent/es du colloque verront comment chaque conférence peut renvoyer l'une à l'autre, ici en différence, là en consonance. Les participants du colloque pourront en outre comparer la réception orale et la relecture des manuscrits. Ils/Elles pourront s'arrêter tout à loisir là où la parole, allant son rythme allègre, laissait peu de temps au va et vient de la pensée.

Lui, travaille de près la relation entre partenariat et « alliance », elle, entre partenariat et « création ». L'une comme l'autre pensent responsabilité - pastorale, de justice... - et interrogent la pratique des églises. Avenir, utopie réaliste, utopie évangélique : la recherche fouillée, critiquée, pesée et soupesée, risquée et offerte, ouvre à un dialogue entre femmes et hommes.

Comment séparer ces deux textes en publiant le premier en décembre 1991, le second en mars 1992 ? Si le choix a été vite opéré, il ne va pas sans inconvénients.

- l'actualité est de nouveau mise en veilleuse : assemblée du protestantisme français à Lille, rencontre de l'AFERT à Bristol, Etats Généraux de l'espérance à Paris où Alice Gombault est « magistralement » intervenue au dire même de la presse,

## EDITORIAL

- les riches études des catholiques canadiens, notamment au Québec, attendront quelques mois encore une plus large audience dans ce bulletin (heureusement pour elles, d'autres canaux sont possibles !),

- les notes de lecture manquent à celles/ceux qui aiment les retrouver,

- les études réalisées par des membres de FHE attendront aussi,

- l'actualité interne/internationale ne sera qu'évoquée : Helen Jacobi, qui a travaillé à l'équipe de rédaction ces trois dernières années, de retour en Nouvelle-Zélande a été ordonné diacre le 30 novembre 1991, à Wellington ; et comme il est agréable pour certains catholiques de FHE de recevoir un faire-part signé de la main du mari !

- le prix citron de l'année 1991, en provenance de Québec, ne sera discerné qu'en mars 1992,

- les rencontres d'après colloque avec le groupe des canadiennes à Evreux et à Lyon...

L'équipe de rédaction du bulletin se trouve dans une situation assez cocasse : elle souhaite que les échos au thème du colloque et notamment les réactions aux conférences, mais aussi au Livre Blanc du partenariat, sans oublier dans quelques semaines les échos à la publication des communications... soient abondants et riches de suggestions ; elle souhaiterait presque qu'ils n'affluent pas trop pour ne pas aller de numéro spécial en numéro spécial.

Restent l'impétuosité, l'insolence et la créativité de la vie, et même si on en craint parfois, les débordements, il est agréable d'espérer s'en réjouir.

Jean-Pierre LECONTE

## Echos du colloque

### « FEMMES ET HOMMES EN EGLISE, PARTENAIRES AUTREMENT »

Ce compte-rendu et ces quelques échos du colloque sont destinés à faire plaisir à ceux et celles qui s'y retrouveront, mais aussi à associer au dynamisme qu'a créé le colloque celles et ceux qui ne sont pas venus. La part la plus importante est consacrée aux questions soulevées par le colloque et aux propositions faites par l'Assemblée générale du 16 novembre 1991. Elles concernent tout le monde.

**L** E colloque, annoncé et préparé depuis plus d'un an s'est déroulé à Paris, les 28 et 29 septembre 1991, sur le thème « Femmes et Hommes en Eglise,

Partenaires autrement ». Le pari d'y réunir plus de 200 personnes a été tenu. « Femmes et Hommes dans l'Eglise » fêtait ses vingt années d'existence et avait choisi d'utiliser d'autres modes d'expression, plus festifs et plus suggestifs, que la seule parole : une vidéo d'accompagnement, de la danse, du théâtre d'ombres, des sculptures, un chant, une célébration... Conférences, communications et débats avaient aussi leur place. Le tout, de grande qualité, était ordonné à la même question : que

signifie la notion de « partenaire » et quels moyens nous donnons-nous pour développer un authentique partenariat dans la société et dans les églises ?

Le colloque a honoré, autant que possible, la double dimension qu'il annonçait « œcuménique et internationale » tant par les qualités de l'assistance que par l'équilibre recherché dans les diverses prises de parole. Femmes et hommes, français et étrangers, protestants et catholiques, ont pu s'exprimer tant sur des questions de société que sur des questions d'Eglise. Des participants et participantes nous ont fait un immense plaisir en avouant ne pas avoir seulement parlé du partenariat, mais aussi l'avoir vécu.

*Une bonne participation masculine (un bon quart d'hommes) témoigne de la prise de conscience croissante que la discrimination à l'égard des femmes n'est pas seulement un problème de femmes, mais une question de société et d'équilibre ecclésial, préoccupant autant les hommes que les femmes.*

*L'association a terminé le colloque sur une précision de ses objectifs :*

*- tenir un rôle de vigie*

*C'est-à-dire repérer et dénoncer inlassablement tout fonctionnement contraire au partenariat.*

*- tenir un rôle de catalyseur*

*Provoquer une réaction et une reconnaissance de la question, en portant publiquement la préoccupation du partenariat.*

*- être un lieu de proposition*

*Il s'agit là d'établir les conditions rendant possible le partenariat :*

*. en organisant des formations au partenariat et en facilitant l'apprentissage,*

*. en étant un lieu de créativité, car il convient d'inventer partiellement ce nouveau modèle de convivialité,*

*. en développant et en diffusant toute recherche sur ce sujet.*

*Le Livre Blanc du Partenariat, édité à l'occasion du colloque a reçu un excellent accueil. Agréable à lire, bien présenté, intéressant et varié, il aborde la question du partenariat sous différents angles et ouvre des pistes d'avenir. Tiré en nombre limité, il ne va guère tarder à être épuisé.*

## QUELQUES ECHOS

*Les échos du colloque sont largement positifs, voire très positifs, notamment en ce qui concerne l'organisation et la qualité des diverses prestations. Bien sûr, des prises de parole, sur les sujets brûlants qui nous préoccupent (féminisme, ordination des femmes ...), ont provoqué des débats et des désaccords. Les communications furent remarquables par la variété et la qualité des divers intervenantes et intervenants, ainsi que par la diversité des terrains choisis et des approches pratiquées. Elles apparurent si riches qu'elles ont entraîné leur lot de frustration. Leur publication prochaine permettra, espérons-le, de satisfaire l'appétit qu'elles ont fait naître. La célébration en a surpris certains/nes, dans son effort d'ouverture sur des formes liturgiques renouvelées. Une trop belle unanimité serait suspecte. L'important demeure que les membres de « Femmes et Hommes dans l'Eglise » soient dynamisés par cette réussite, y compris par les réactions plus critiques qui nourrissent le débat.*

*Le but du colloque était aussi de donner au groupe une visibilité médiatique. Ce projet est partiellement atteint, puisque quatre journaux ont parlé de nous : La Croix, à quatre reprises différentes, Témoignage Chrétien, La Vie, Ouest-France, mais aussi des bulletins ou revues de groupes et d'associations : le*

*Passouvent du Groupe d'Orsay, le bulletin de l'Association des prêtres mariés...*

*Nous avons noué ou renforcé des liens institutionnels avec des groupes et associations et commençons à être perçus comme une instance qui développe une pensée originale sur la question du partenariat. Déjà, des groupes souhaitent travailler avec nous sur l'éducation et la formation à la mixité et au partenariat.*

*Le colloque a manifesté la réalité du*

*lien international. Les apports internationaux nous sont indispensables ; ils élargissent notre horizon et sont bien souvent une bouffée d'espérance pour nous. Le groupe canadien a fait une forte impression sur l'assemblée par son dynamisme et son pragmatisme. Huit autres pays, européens surtout, étaient représentés. Le groupe espagnol (catalan) s'est senti proche de nous au point d'envisager un lien organique entre nos associations.*

## QUESTIONS POSEES

Le colloque a permis de mesurer l'avancée et la modification des problématiques sur lesquelles nous travaillons depuis l'origine. Il pose aussi des questions à l'association qui l'a porté et organisé.

### Une double sensibilité

*Il est apparu clairement, dans le courrier reçu, dans les interventions de la salle et les débats après les conférences de Nicole Fischer-Duchâble et d'Henri Denis, que FHE porte en son sein une double sensibilité.*

*La première sensibilité peut être qualifiée de féministe ; elle représente*

*des femmes à la conscience aiguë des discriminations et des minorisations à l'égard des femmes. Cette conscience peut aller jusqu'au cri ou à la révolte. Leur analyse se pose en terme de machisme ou de patriarcat.*

*La seconde est plus récente. Elle mise plus nettement sur le partenariat. Elle part des acquis du féminisme et n'entend pas retourner aux anciens combats.*

*Des risques sont inhérents aux deux sensibilités. La sensibilité féministe risque de ne pas intéresser les plus jeunes, allergiques à ce qui peut ressembler à une guerre des sexes. Elle ne prend pas en compte le problème des hommes, qui voient les points de repères de leur identité masculine vaciller devant les nouvelles femmes qui émergent de notre société.*

té. La deuxième sensibilité risque de se faire récupérer par des hommes, parfois de bonne volonté, mais qui restent fortement marqués par les représentations du modèle androcentrique et manquent de recul critique à son endroit. Quant aux plus jeunes, ils et elles n'aperçoivent pas toujours la fragilité des acquis.

En honorant l'une de ces sensibilités, FHE déçoit les attentes de l'autre. FHE doit-il choisir entre une stratégie plus dure ou plus conciliante ? Les hommes et les jeunes choisiraient la deuxième alternative. Mais c'est grâce à la vigilance et aux actions de la première que FHE existe et ses apports demeurent indispensables.

L'assemblée générale du 16 novembre 1991, saisie du problème, ne souhaite pas durcir ces oppositions. Elle accepte, là aussi, le risque du partenariat qui donne lieu à des expressions, parfois contradictoires. Mais c'est aussi ce qui limite les risques de dictature ! Ne vaudrait-il pas mieux réconcilier ces tendances dans l'action commune et définir des priorités dans ce domaine ? Des situations de « tension » pourrait s'y dénouer simplement.

Nourri des travaux féministes et attentif à la solidarité avec les autres pays qui n'ont pas le regard négatif de la France sur le mot « féminisme » et les réalités diverses qu'il recouvre, FHE est en mesure aujourd'hui de préciser des éléments concrets, permettant aux garçons et aux filles, aux femmes et aux

hommes de vivre ensemble de façon plus heureuse, pour les deux sexes, dans la société comme dans les églises. Peut-être serait-il temps pour le groupe, de développer son aspect éducatif ? La vigilance et la dénonciation de relations inégalitaires et frustrantes pour l'un ou l'autre sexe, doivent continuer à faire partie de notre objectif, mais en vue de poser les bases possibles et les conditions nécessaires à la vie en partenaires.

#### La dimension œcuménique

La dimension œcuménique ne semble pas évidente à jouer. Elle est probablement plus facile à honorer dans sa dimension internationale, que sur le plan français. Le caractère minoritaire du protestantisme et de l'orthodoxie en France ne facilitent pas les rapports.

Ces religions chrétiennes se positionnent en référence à l'image qu'elles se font du catholicisme, et se méfient des prétentions à la vérité de l'Eglise catholique. Malheureusement, les membres de FHE ne se reconnaissent pas toujours dans cette image de leur Eglise, vis-à-vis de laquelle ils sont certainement plus critiques que les protestants et les orthodoxes ne le sont vis-à-vis de la leur. Il s'ensuit que pour les uns, la solidarité est difficile à jouer avec le catholicisme, alors que les catholiques de FHE, qui contestent l'image donnée par leur Eglise



*et oeuvrent à la transformer, souffrent du manque de soutien de leurs frères et soeurs chrétiens.*

*Le mot « œcuménisme » n'a probablement pas le même sens pour les uns et les autres. Des réactions orthodoxes à la célébration proposée au cours du colloque l'ont montré. Pour les responsables de la célébration, « œcuménique » indiquait qu'il ne fallait pas s'attendre à ce qu'il y ait une eucharistie. Dégagés de cette nécessité, ils et elles ont pu insister sur d'autres types de gestes symboliques que le partage du pain et du vin. On peut imaginer que pour une orthodoxe, cela manquait d'éléments liturgiques traditionnels, ayant fait leur preuve pour porter la prière et ouvrir à la dimension spirituelle. Le mot désignait aussi la prise en compte de l'hospitalité de l'Eglise anglicane américaine. Ses responsables locaux ont intégré avec sympathie des formes de célébration inhabituelles dans l'usage qu'ils font de ce lieu.*

### **Deux questions qui appellent une actualisation**

*Les travaux de recherche ont beaucoup avancé ces derniers temps. Il semble que nous soyons en possession d'éléments nouveaux et suffisamment fermes pour clarifier nos positions et définir des stratégies sur deux questions qui revien-*

*nent de façon incessante dans nos réunions.*

#### **1) l'ordination des femmes**

*Qu'on le veuille ou non, cette question empoisonne les relations entre les femmes catholiques et leur Eglise. C'est un verrou auquel elles se heurtent et qui les écartent des niveaux de responsabilité et de décision, auxquels elles devraient être représentées. C'est une exclusion de la charge pastorale qui comprend la présidence de l'Eucharistie. Nous restons fermes sur notre stratégie qui consiste à ne pas isoler la question de l'ordination des femmes des problèmes structurels de l'Eglise. Mais le temps est venu de prendre position clairement et de façon plus médiatique que par le passé, car nous possédons maintenant les bases théologiques et scripturaires ainsi que les arguments anthropologiques nécessaires pour le faire. Les stratégies à mettre en œuvre à ce sujet en découleront.*

#### **2) la sexualité**

*Une réflexion sur le partenariat met en cause la différence sexuelle. La peur, surtout masculine, de l'indifférenciation sexuelle nécessite qu'on approfondisse la façon dont on s'identifie comme homme ou comme femme. L'homosexualité et la transsexualité menacent-elles le partenariat ?*

*Là encore, quoique de façon moins*

*avancée et moins systématisée que pour l'ordination des femmes, des éléments de réflexion existent, qu'il nous faut rassembler. Il s'agit d'offrir des perspectives nouvelles de développement des personnes humaines, prenant en compte leur altérité sexuelle, mais aussi les autres formes d'altérité qui les construisent.*

*En faisant avancer ces deux chantiers, qui constituent actuellement des blocages d'église et de société, FHE gardera et développera la crédibilité que le colloque lui a reconnue.*

*l'équipe actuelle (conseil d'administration et bureau), poussés par l'œcuménisme et par une nouvelle vision de notre rôle à transformer notre titre en « Femmes et Hommes en Eglise », poussés par le colloque et par l'avancée des problématiques qu'il révèle, à préciser nos axes de travail, il nous faut songer à la convocation pour le mois d'octobre 1992 d'une large assemblée générale extraordinaire. Le souffle qu'a fait naître le colloque sera ainsi entretenu et développé.*

#### Les retombées du colloque sur la vie de l'association

*Quel doit être le rôle de FHE ? Faut-il privilégier le domaine de la réflexion, diffuser des idées pour faire évoluer les mentalités ? Ou, faut-il, au contraire, prendre les moyens de soutenir davantage les actions concrètes des groupes de base là où ils se trouvent ? L'association, avec les moyens humains limités qui sont les siens actuellement, peut-elle tout faire ? Faut-il prendre une option entre groupe de recherche et action militante ?*

*Dans cette ligne, il faudrait également préciser la vocation du bulletin, instrument de diffusion de nos idées sur le plan national et international. Doit-il être poursuivi dans sa ligne actuelle ou infléchi quelque part ?*

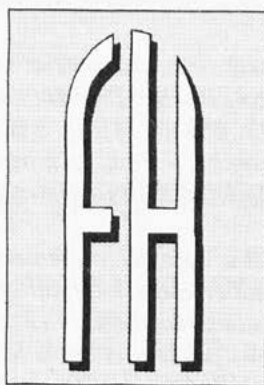
*Poussés par nos statuts à renouveler*

*Les historiens disent souvent qu'on est toujours surpris par l'évènement et que des transformations improbables surviennent. Tenons-nous prêts et prêtes, ne nous laissons pas surprendre. On pourrait avoir besoin de nos scénarios alternatifs. Sentons-nous toutes et tous concerné(e)s. N'hésitons pas à faire part de nos réactions à ces propos, de nos confirmations ou de nos désaccords. N'hésitons pas à diffuser notre pensée et à imaginer des actions de militance concrète. C'est ainsi que l'association restera vivante et qu'elle gardera un rôle social et ecclésial nécessaire.*

Alice GOMBAULT

# FEMMES ET HOMMES EN EGLISE

colloque  
œcuménique  
international  
Paris 1991



# LE LIVRE BLANC DU PARTENARIAT

*Deux conférences principales ont été proposées aux participants/es du Colloque « Partenaires Autrement ».*

*Le samedi, « Le partenariat entre espoir et utopie »  
par Nicole Fischer-Duchâble, du Conseil Œcuménique des Eglises à Genève*

*Le dimanche, « Pour un partenariat vécu dans une altérité singulière »  
par Henri Denis,<sup>1</sup> théologien à Lyon.*

*Elles sont ici présentées dans l'ordre inverse de la chronologie. Pourquoi ce choix ? De fait la conférence de Henri Denis a suscité les plus nombreuses réactions — ce qui ne veut pas nécessairement dire les plus vives ! — pendant et après le colloque.*

*FHE avait bien voulu un COLLOQUE. Henri Denis a donné à la conférence une structure qui honore tout à fait cette demande. Il sera facile de vérifier, à la lecture, le travail personnel considérable que représente cette parole livrée à des femmes et hommes pour un débat qui n'esquive aucune des difficultés du partenariat et qui ouvre nombre de points d'échange. Une note manuscrite de Henri Denis, consécutive au débat, le souligne encore, si besoin en était, cf. p. 32.*

*La conférence de Nicole Fischer-Duchâble est tout aussi riche de rencontres, de réflexions personnelles et de confrontations avec divers partenaires. « Peut-être devons-nous vivre deux signes simultanément » — deux réalités précise-t-elle par ailleurs — « le féminisme et le partenariat ». Elle non plus n'a pas choisi la facilité.*

*Mais qui peut croire que le partenariat homme-femme ne nous réserve encore beaucoup d'étonnements et de surprises, de confrontations et d'essais ? Merci, à elle et lui, d'avoir risqué leurs points de repère pour cette aventure là.*

Jean-Pierre LECONTE

---

<sup>1</sup> Henri DENIS vient de publier *l'Eglise - Les quatre portes du Temple (petite encyclopédie moderne du christianisme)* aux Editions Desclée de Brouwer, nov 1991, 184p.

## Pour un partenariat vécu dans une altérité singulière

**T**OUT le monde connaît la boutade : « La défense nationale est quelque chose de trop important pour la laisser aux militaires ». On pourrait en ajouter une autre : « La théologie est quelque chose de trop sérieux pour la confier aux théologiens ». Alors, je suis quelque peu étonné de me trouver ici parmi vous, à ce titre. Encore que l'on puisse trouver une troisième boutade (rassurez-vous, ce sera la dernière !) : « Le féminisme est quelque chose de trop grave pour le laisser aux seules femmes ». Du coup, je me trouve moins indigne de prendre la parole : parole d'homme et d'ami, parole de chrétien qui essaye d'être fidèle à l'Évangile et à son inspiration toujours féconde non seulement pour aujourd'hui mais aussi pour demain (le « possible » est toujours envisagé par ceux qui croient au Royaume à venir) ; parole de théologien sans doute, mais plutôt d'un généraliste qui s'est risqué çà et là sur les pistes de l'ecclésiologie.

Mon propos vous le savez déjà, ne sera pas celui d'un militant d'une cause, mais plutôt celui de la recherche du sens de ce que nous vivons, hommes et femmes à une époque dont je n'ai pas à rappeler qu'elle est aussi riche que troublée : elle a ceci d'irremplaçable pour nous, c'est qu'elle est la nôtre.

Il y aura deux temps dans mon exposé, deux temps dialectiques, ce qui laisse entendre qu'un troisième temps sera ouvert pour le débat. Premier point : celui de l'affirmation. Nous tenterons de dire comment vivre le partenariat « Hommes-Femmes » autrement, d'une manière mieux ajustée, car on doit toujours faire des progrès en ce domaine. Peut-être aussi aurons-nous l'occasion de démystifier des fausses pistes. Second point, celui de la relativisation. Je crois que pour être crédible, en tout, il faut savoir être nuancé. Les positions absolues se révèlent souvent fragiles. Je voudrais

donc simplement resituer l'altérité homme-femme dans sa singularité, et donc la confronter et la mesurer à d'autres altérités, la confronter aussi à l'avenir du Royaume évangélique. Peut-être cela nous aidera-t-il à découvrir un nouveau relais au « féminisme », qui entre nécessairement — a-t-on souvent répété — dans une nouvelle phase ? Cette nouvelle phase pourrait être celle du deuil, puisque le mot « féminisme » porte en lui sa dépendance et provoque l'isolement des partenaires féminins.

Un mot de méthode, pour achever cette introduction, ou plutôt un mot de « non-méthode ». Je me laisserai aller à de libres réflexions, plutôt qu'à des

constructions systématiques, tout en bénéficiant de tout ce que j'ai puisé et reçu. En particulier - je m'en excuse particulièrement auprès de mes frères et sœurs protestants - je ne ferai pas d'étude proprement exégétique de l'Écriture. Dans les publications récentes, malgré toutes les précautions prises par les auteurs, on ne peut pas s'empêcher de penser que la Bible et l'Évangile apparaissent comme des viviers où trouver le bon poisson à filer au bénéfice de tel ou telle interprétation<sup>1</sup>. C'est donc avec un certain handicap que je livre ces réflexions sans le label de la scientificité, mais c'est aussi avec la confiance que m'autorisent à la fois votre sympathie et mon innocence.

## I

### Quel Partenariat ?

#### Un partenariat femmes-hommes dans la société et dans l'Église

On pourrait commencer tout simplement, en invoquant la fortune du mot. Certes, le mot partenariat est noyé au milieu de quantité d'autres : alliance, sponsalité, réciprocité, complémentarité, co-responsabilité... Cette abondance n'est-elle pas l'aveu d'un manque ou d'une difficulté à vivre ce dont on parle ? Un nouveau mot aiderait alors à mieux vivre la chose. Et il est bien vrai

que l'on trouve des partenaires un peu partout, remarquable occurrence, dans les divers champs de la vie humaine : partenaires sportifs, partenaires sociaux ou industriels, partenaires internationaux, ... le petit Larousse ajoute la danse ou encore toute personne avec qui on est associé (contre d'autres !) dans un jeu. Il précise pour le partenariat qu'il s'agit d'un système associant des partenaires

sociaux ou économiques, on ne parle plus d'adversaires. S'il fallait qualifier des partenaires, on dirait qu'il s'agit de personnes actives, au même niveau de relation, reconnues comme telles et respectées dans leurs propres responsabilités.

### Un partenariat originel

Le partenariat « femmes-hommes » a cela d'unique qu'il est originel, en ajoutant (ou en ayant envie d'ajouter) qu'il est du même coup original. On entend de façon lancinante la parole du premier récit de la création dans la Genèse : « homme et femme, il les créa ! » Voilà donc un fait originel ou une donnée originelle, qui va s'inscrire dans l'ensemble des relations de solidarité. Mais, il faut s'empresse d'ajouter que ce fait originel (dont l'origine nous échappe complètement) <sup>2</sup> a toujours vécu **culturellement**. Autrement dit, les rapports entre l'homme et la femme ou entre les femmes et les hommes ont toujours été intégrés (ou désintégrés), au cœur d'autres relations ou d'autres partenariats. Pensons simplement au primat de la culture du sol ou de la chasse, c'est-à-dire de l'économique, au sein des relations entre femmes et hommes <sup>3</sup>. Pensons encore aux importantes différences que comportent les systèmes endogamiques ou exogamiques, tant pour la vie sociale que pour la vie

politique, sans parler des risques de guerre <sup>4</sup>. Bref, nous ne pouvons pas isoler chimiquement le problème des rapports femmes-hommes, comme s'il n'y avait pas d'interférences assez déterminantes avec des systèmes de partenariat ou de conflit (souvent marqué par la dissymétrie : parents-enfants, éducateurs-éduqués, chefs d'entreprise-ouvriers, pays riches-pays pauvres, etc.).

A partir de ces remarques tout à fait sommaires, on comprend déjà que tout partenariat est à la fois le **fruit d'une volonté** (prendre en compte une réalité culturelle en voie d'évolution, afin de faire naître de vrais partenaires) et en même temps le **dépassement ou la résolution de situations conflictuelles** (car la vie sociale est faite de tensions et de violences). C'est pourquoi nous dirons, pour le temps qui est le nôtre, que l'émergence du partenariat entre les femmes et les hommes est liée au refus du **patriarcat**. C'est l'anti-patriarcat (autrement dit le rejet d'une société dominée par le pouvoir des mâles), comme cela pourrait avoir été ou devoir être l'anti-matriarcat souvent engendré par son contraire.

### Pour une révision du partenariat femmes-hommes : la radicalité d'une différence

Dans la société comme dans l'Eglise on sent qu'un courant a passé. D'une manière ou d'une autre, on pense qu'une

rénovation s'impose dans le domaine des relations entre les femmes et les hommes. Du moins, il apparaît qu'il est très difficile de se servir des justifications anciennes qui maintenaient la femme en situation d'infériorité. Bien évidemment la guerre des sexes ou tout au moins les réflexes d'auto-défense (véhiculés par des proverbes ou par des histoires ancestrales) affleureront çà et là. Mais, il y a quantité de glissements irréversibles qui se sont produits : citons en particulier l'accession des femmes au savoir (par l'école jusqu'aux facultés) et la maîtrise de la sexualité et de la fécondité.

Il est donc admis, en principe, que femmes et hommes sont partenaires dans la vie sociale comme dans la vie familiale. Etre partenaire, c'est bien. Cependant le retour inopiné de schémas culturels infériorisants peut se glisser furtivement dans des relations théoriquement égalitaires.

Disons pour le moment - nous y reviendrons plus longuement à propos de l'altérité - que le rempart d'un vrai partenariat consiste en une formule qui fait fortune : **l'égalité dans la différence**. Non pas l'égalité sans la différence ou malgré la différence. Cette manière de voir s'oppose donc à toute tentative d'alignement d'un sexe sur l'autre. Il faudra aussi prendre garde à ne pas chercher à réduire cette différence en la définissant comme une opposition de deux essences immuables. Le propre de

cette différence entre les sexes féminin et masculin est précisément qu'elle est **non-objectivable**. Nous reprendrions volontiers ici les termes de Luisa Muraro : « l'humanité est deux... L'homme n'est pas une non-femme et la femme n'est pas un non-homme. La différence sexuelle n'est pas le différencié ou le vouloir se différencier. C'est la différence qui fait la différence <sup>5</sup> ».

Voilà une formule qui pourra être dénoncée comme une tautologie ou comme le cercle vicieux du serpent qui se mord la queue. Et pourtant, je la crois féconde, dans la mesure où elle protège un des partenaires de toute récupération affective ou culturelle. Nous allons la garder comme un jalon planté au cœur de notre démarche. Ce qui va nous permettre de considérer de plus près maintenant ce qui se passe dans l'Eglise, je parle pour la mienne, l'Eglise catholique romaine.

#### Les avatars d'un nouveau partenariat dans l'Eglise

En effet, comme je le disais plus haut, on peut constater qu'il ne suffit pas d'affirmer une égalité pour que celle-ci se traduise dans les faits <sup>6</sup>. Certes une évolution s'est produite durant les trois dernières décennies dans l'Eglise romaine. Elle se comprend d'autant plus que l'on sait que, selon une formule populaire, « nous revenons de loin »



(que l'on pense simplement au cas nombreux où les femmes étaient exclues de telle ou telle assemblée ou de telle tâche rituelle<sup>7</sup>).

Pour éclairer la situation, je voudrais tenter d'énumérer quelques raisons qui ont fait que la déclaration des principes sur un partenariat renouvelé entre les femmes et les hommes dans l'Eglise romaine, précisément à la faveur de l'impulsion conciliaire, est restée sans beaucoup d'effet. Notons trois raisons qui constituent comme trois avatars d'une affirmation théorique louable.

— Première raison : sur le point que nous considérons comme sur beaucoup d'autres, on reste étonné par le fait que la théologie de Vatican II n'ait pas été suivi de décrets d'application conformes à cette ecclésiologie. Or, chacun sait que les plus beaux principes ne sont pas efficaces par eux-mêmes : il faut qu'ils prennent corps dans des pratiques institutionnelles. On a dit bravo aux laïcs pour leur dignité et leur sainteté, mais la structure hiérarchique de l'Eglise fait que leur intervention dans les affaires ecclésiales est pratiquement neutralisée<sup>8</sup>. On dira : d'accord pour la place des femmes dans l'Eglise ! mais à condition qu'elles ne présentent pas de revendications indignes d'elles (par exemple pour la participation aux ministères ordonnés).

— Deuxième raison, assez inattendue, il est vrai. On s'aperçoit que le principe régulateur défendant l'égalité des

hommes et des femmes se transforme en une exaltation induite de la femme et de la féminité. Loin d'être mineure, en raison de son infirmité (son *imbecillitas*) native, pour parler comme le Moyen Age, la femme se retrouve bien supérieure à l'homme. Elle est symbole existentiel et paradigme de l'amour. Lui donner le sacrement de l'Ordre serait une manière de la rabaisser au niveau de l'intendance. Hier indigne, la femme est aujourd'hui trop digne pour pouvoir accepter de recevoir une ordination. Voilà une justification étonnante et « odieuse » de la discrimination liée à la discipline sacramentaire<sup>9</sup>.

— Troisième raison : la mise à l'action de très nombreuses femmes dans les activités ecclésiales. Il est bien certain qu'on ne saurait nier les aspects positifs de cette situation, tant pour l'Eglise et sa mission que pour les femmes elles-mêmes. Il reste que toute féminisation d'une profession peut poser problème. On a souvent remarqué que cela allait de pair avec une certaine dévaluation. Dans le cas présent, cela n'est pas dû aux femmes, bien évidemment, mais à l'utilisation que parfois l'on en fait : on se plaira à justifier pour les femmes une tâche d'auxiliaire. Ces justifications ne se contentent pas de rester dans le domaine anthropologique (qui est alors proche du patriarcat), mais elles se font théologiques. Certes, on est bien d'accord pour affirmer que Jésus est le modèle chrétien pour la femme comme

pour l'homme, mais la femme est spécialement faite pour collaborer comme Marie au Salut : elle est servante par tout son être même. De là, la classification découle tout simplement : aux hommes le pouvoir de représenter le Christ, aux femmes la grâce d'être servantes avec et comme Marie <sup>10</sup>.

Nous voilà conduit à nous demander pourquoi nous avons connu de tels avatars. Je vais faire une hypothèse qui a l'inconvénient d'être restreinte mais peut-être l'avantage d'apporter un éclairage à la fois théorique et pratique : il me semble que c'est à la fois notre langage et notre théologie masculine du ministère ordonné qui provoque dans mon Eglise ce genre de dérive ou de blocage. Essayons de voir ce que cela entraîne du point de vue de la conception même du ministère pastoral (je ne parle pas ici de la vie religieuse).

#### Le ministère chrétien : priorité du pastoral sur le sacré <sup>11</sup>

Rappelons d'abord ce qui s'est passé au XVI<sup>e</sup> siècle, au cours du concile de Trente. En théologie catholique, la défense légitime du ministère ordonné contre les attaques protestantes a conduit le concile à mettre l'accent sur le sacrement de l'Ordre, en raison d'une tradition plus que millénaire. Jusqu'ici nous pensons qu'il n'y a pas de trop sérieux problème.

Mais, en opérant ainsi et en durcissant

un vocabulaire qui perce déjà au III<sup>e</sup> siècle et qui s'est renforcé lors de la réforme grégorienne au XI<sup>e</sup> siècle, on en est venu à confondre gravement le presbytérat (l'ordre des presbytres) avec le sacerdoce (sans aucune allusion au sacerdoce du Peuple de Dieu). Du coup, le ministre ordonné était sacralisé, il devenait médiateur entre Dieu et les hommes (ce qui n'appartient qu'au Christ), il était encore une sorte d'icône ou de figure de Jésus au milieu du peuple, tendance qui a laissé des traces à Vatican II <sup>12</sup>.

Ainsi le « sacré » chrétien risquait de faire régression vers un sacré plus ou moins païen, alors qu'il est fondamentalement promotion et communication de sainteté. Une autre conséquence en est résultée qui pèse encore très fort sur les mentalités. Lorsqu'on demande à un catholique pourquoi il faut des prêtres, sa réponse ne concerne pas ou rarement le ministère de la Parole ou de la responsabilité apostolique et pastorale, mais elle tient en ces quelques mots : pour donner les sacrements (le « sacer-doce » comme « donneur de sacré »).

C'est pourquoi je pense que ce serait plutôt une catastrophe pour les femmes de revendiquer en priorité les fonctions ou les tâches sacramentelles, car elles seraient conduites à mimer au féminin ce qui est le moins chrétien au masculin, à savoir le pouvoir sacré de type clérical, sans parler des conflits de pouvoir qui

pourraient devenir assez spectaculaires.

Pour parler plus positivement, disons qu'il faudrait alors — comme cela se fait ici ou là — mettre l'accent sur la **responsabilité pastorale**. On verra bien ensuite si le fait de « présider » à une communauté ouvre le chemin de la présidence eucharistique<sup>13</sup>.

D'une façon paradoxale en effet (à l'encontre de beaucoup de religions sacralisantes), c'est pour la **parole** et pour la **communion** du corps ecclésial que s'exerce le ministère dans l'Eglise au service de la mission. La parole crée un appel, elle rassemble, elle est scellée par le sacrement. Rien n'empêche aujourd'hui à beaucoup de femmes de remplir un rôle, officialisé ou non, dans ce double domaine typique du service évangélique : annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus et faire en sorte que ceux qui se disent chrétiens puissent être capables de former une unité. Il me semble que c'est cette double tâche qui confèrera du pouvoir et qui permettra alors de le reconnaître<sup>14</sup>.

De toute évidence, une telle affirmation nous oblige à mettre l'accent sur la **compétence**. Il serait tout à fait anormal que le « pouvoir de servir » un peuple soit simplement lié à la réception d'un ordre sacré. Les formateurs de prêtres le savent bien, eux qui — lorsque la pénurie n'est pas trop forte ! — ont érigé une série de « filtres » permettant de mesurer si possible cette compétence. Celle-ci doit bien se garder de devenir

cléricale et accepter de n'être plus seulement masculine. On lisait récemment dans un journal, sous la plume d'un psychologue, les réflexions suivantes<sup>15</sup> : « S'il est vrai, comme l'affirment des sociologues aussi avertis que Toffler et Galbraith, que le pouvoir social repose de plus en plus sur le savoir, on voit bien que les femmes acquièrent de plus en plus d'indépendance. Réduites jadis aux rôles de mères et de servantes, assujetties au désir de l'homme, voilà que les femmes accèdent à l'autonomie financière et à la connaissance ».

Il me plaît de penser que l'avenir du ministère chrétien, étroitement vécu (et donc préparé) entre hommes et femmes, devra conjuguer deux valeurs complémentaires :

— d'une part la compétence professionnelle, sans laquelle la tâche de catéchiste ou d'animateur et animatrice d'un groupe serait gravement compromise.

— et d'autre part la gratuité du service inutile, ou du serviteur et de la servante **quelconque**, pour parler comme l'Evangile (Luc XVII 10-11).

Cette gratuité du service se vérifie déjà dans la vie de tous les jours, pour les parents et éducateurs. Elle confine au « mystère » de Jésus Serviteur lorsqu'il s'agit d'un ministère ecclésial. Je peux témoigner que tous, hommes ou femmes, engagés dans un tel service, en font profondément l'expérience crucifiante et

gratifiante à la fois.

**Un partenariat dans les ministères, signe d'un partenariat plus général dans une Eglise servante du monde**

Pour conclure cette première partie, il me semble nécessaire d'opérer un recentrage. Je ne voudrais pas laisser croire que la seule question importante pour l'Eglise (et pour la place des femmes) soit celle des ministères. Je ne voudrais pas non plus que l'on dise trop vite, à l'inverse, que la place des femmes et des hommes dignes du nom de chrétiens se trouve dans le monde et non pas dans l'Eglise. Il vaudrait mieux reconnaître que tout ce qui se passe dans l'Eglise est symboliquement comme la « matrice » ou mieux le signe de ce qu'est l'Eglise pour le monde. Nous voudrions donc, à l'issue de cette réflexion sur le partenariat hommes-femmes dans l'Eglise, nous renvoyer tous ensemble à la communauté des

frères et soeurs travaillant dans le monde pour l'avènement du Royaume. Nous disons bien : tous ! Et pas seulement des figures emblématiques, comme l'abbé Pierre et la mère Térésa sans cesse cités (dont le rôle soit dit en passant, n'a rien de sacré). Que l'on puisse éprouver la grâce d'un partenariat, où l'on travaille ensemble à faire grandir le Peuple Nouveau <sup>16</sup>.

Au fond, on pourrait définir comme suit le test de la « réussite » du féminisme dans l'Eglise comme dans la société : c'est lorsque l'on ne dira plus — pour n'importe quelle action initiative, décision ou parole publique — la phrase encore trop souvent entendue : « Tiens ! c'est une femme ! ». La contre-épreuve évidente de ce test est simplement que personne n'oserait dire : « Tiens ! c'est un homme ! ». Puis-je même espérer que vous ne le direz pas de celui qui vous parle ?

## II

### Une altérité singulière

Avant d'entreprendre la seconde étape de notre parcours, je voudrais nous inviter à la prudence. Celle-ci nous est rappelée par les historiens <sup>17</sup>. Il n'y a pas de progrès continu, dans le domaine

de l'histoire des femmes, si tant est que l'on puisse définir exactement le progrès en cette matière. Et pourtant, nos efforts aujourd'hui semblent aller dans le sens d'une relativisation inévitable quand il

s'agit du féminisme, ne serait-ce que pour une raison toute simple : notre succès, c'est identiquement la fin des combats. Il y a donc dans cette lutte ce que — dans un tout autre contexte — le Père Vincent Lebbe appelait « une vocation de suicide »<sup>18</sup>.

En enlevant à cette formule tout son tragique, il devient clair — et nous en sommes peut-être arrivé là — que le féminisme doit mourir pour s'accomplir.

Ces précautions prises, tentons de voir comment le partenariat « hommes-femmes » repose sur une altérité tout à fait singulière. Cette altérité permet à la fois de reconnaître la différence irréductible et de la rendre relative à autre chose qu'elle même. Loin de mettre fin à la recherche, une telle réflexion devrait plutôt nous aider à toujours mieux comprendre et agir, au service d'une humanité plus humaine.

#### **Le fondement du partenariat : le Dieu de l'Alliance**

Puisque ma tâche ici est plutôt d'ordre théologique, je voudrais revenir au fondement du partenariat « Hommes-Femmes » afin d'en mieux éclairer l'altérité. On peut dire que le Dieu judéo-chrétien n'est jamais connu comme le Dieu d'une mystique intemporelle. C'est toujours le Dieu qui fait alliance avec un Peuple en pleine Histoire. Cette inscription historique de l'action divine prend la forme d'un pacte. L'initiative en

revient toujours à Dieu seul, mais ce Dieu ne fait et ne dit rien seul. Dès l'origine, c'est l'homme qui le fait parler, en le laissant parler et agir.

Dieu offre donc des relations de partenaires entre les humains et Lui (pour autant que ce mot de « partenaire » puisse être appliqué à Dieu, nous y reviendrons à l'occasion). L'Alliance avec son Peuple va connaître tous les aléas de l'Histoire, une Histoire où elle risque même de sombrer, mais où cependant elle a la promesse de se renouveler sans cesser (Cf. le magnifique texte de Jérémie XXXI 31... sur l'Alliance nouvelle). On dirait que le partenariat entre Dieu et les hommes ne peut jamais être aboli. « Quand bien même une mère abandonnerait son enfant, Moi je ne t'abandonnerai jamais » (Isaïe XLIX 15).

En ce tout premier temps de notre réflexion, notons donc une chose tout à fait précieuse : tout partenariat à l'image de celui de Dieu avec les hommes repose sur une promesse. Ce n'est ni une trouvaille de l'homme, ni le fruit de ses efforts ; c'est d'abord le don d'une promesse à laquelle il faut croire, si l'on veut qu'elle se renouvelle et qu'elle nous régénère.

#### **La « kénose » de l'Alliance : l'égalité des humains en dignité**

Une telle Alliance n'est cependant pas un pacte idyllique. Déjà, dans beaucoup

de religions asiatiques on trouve d'admirables textes sur la Bonté de Dieu, sa gratuité, sa longanimité... Il reste que l'originalité chrétienne réside dans une kénose : cet acte confondant par lequel le Fils se vide de ce qu'il est en sa condition divine pour se faire semblable aux hommes (on relira le texte de Phil. II 6 et sq). Il ne se prévaut pas de ce qu'il est. Il obéit au dessein du Père jusqu'à et y compris la Croix (c'est déjà le signe que le partenariat ne va pas sans souffrance).

Ce qui est littéralement bouleversant dans cette aventure spirituelle, c'est précisément que cette kénose, où Dieu garde toute sa différence, est la source qui met tous les partenaires à égalité. En assumant sa différence de Maître et Seigneur, Jésus va jusqu'au Service le plus humble, celui du lavement des pieds. Dieu ne nous regarde plus d'en haut ; pour toujours il lèvera les yeux sur ceux dont il lave les pieds, comme pour implorer d'en faire autant. Aucune condescendance, en ce geste. Mais plutôt l'image insondable de ce que F. Varillon appelle un « éternel lavement des pieds » en Dieu même <sup>19</sup>.

Voilà donc une Alliance qui, par la profondeur même de la différence des partenaires, va mettre tous les humains à égalité. On connaît le texte fameux de saint Augustin sur le refus de la condescendance : « Si tu donnes à un malheureux, peut-être veux-tu t'élever grâce à lui, et veux-tu qu'il te soit

soumis, à toi qui es l'auteur de ce bienfait ; parce que tu as donné, tu paraîtras plus grand que celui à qui tu as donné. Souhaite de rencontrer un égal, afin que tous les deux vous soyez sous celui-là seul à qui on ne peut rien donner » <sup>20</sup>.

Le chemin tracé par Jésus nous mène loin, car il veut que nous pratiquions l'égalité avec ceux qui ne sont pas égaux, avec les humbles, les exclus, les prisonniers et même ces petits enfants qui ne sont rien et à qui pourtant le Royaume est promis.

Il s'agit bien d'un renversement des valeurs. Ce qui est considéré comme grand aux yeux du monde est soudain renvoyé à sa petitesse. La dignité humaine est à sauver là où elle est le plus menacée. On pourrait dire que la kénose de Jésus rend l'homme à lui-même. Alors, si nous remontons aux « origines humaines », nous trouvons encore l'égalité entre l'homme et la femme, une égalité en dignité. Et puisque, selon une formule chère à nos exégètes, il n'y a de création que s'il y a séparation, on aura tout intérêt à reconnaître la séparation entre Créateur et créature. Cette toute première Alliance de type noachique nous rappelle opportunément que la séparation est la condition même de l'Alliance : l'homme et la femme ne sont des égaux que s'ils acceptent le maintien de « leur séparation » dans l'union. Dès lors on ne voit pas comment on pourrait justifier évangéliquement la condescen-

dance d'un sexe fort vis-à-vis d'un sexe faible. A moins de dire avec saint Paul : « Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort » (II Cor. XII 10).

**La différence « homme-femme », paradigme de l'égalité dans le refus du fusionnel**

Essayons d'avancer encore d'un pas dans la compréhension des rapports entre hommes et femmes. Ce partenariat nous met en présence d'une altérité vraiment singulière. Il convient de le souligner pour éviter toute tentation de la réduire à autre chose qu'elle-même.

L'altérité entre l'homme et la femme est originelle, avons-nous dit. Ajoutons qu'elle est **irréductible**, en même temps qu'essentielle à la reconnaissance de l'autre **différent** (et non point de l'autre semblable, nous y reviendrons). Ce qui caractérise cette altérité, c'est bien son irréductibilité. Car enfin, personne n'est neutre. La personne humaine ne peut être ni homme ni femme, pas davantage homme et femme à la fois et au même moment. Elle est totalement personne, étant (de façon stable ou instable) homme ou femme. Singulière existence qui postule une singularité radicale du partenariat <sup>21</sup>.

On pourrait donc dire que l'altérité homme-femme est le **rempart** offert à toute égalité contre les assauts de la tentation fusionnelle. Mais il y a peut-être quelque chose de plus important à

faire valoir encore à ce sujet. En effet, une autre tentation se fait jour dans le désir de protéger la différence : elle consiste à ramener les éléments de cette différence à des données préexistantes ou à des essences préétablies. Or, dans la relation entre l'homme et la femme, nous nous trouvons devant **une altérité qui ne peut être objectivée**.

Cette altérité existe comme une forme irréductible, mais sans contenu. Bien évidemment, elle prendra inévitablement des contenus qui lui seront offerts aux passages par les cultures et par l'histoire. Mais il faut toujours en revenir à cette vérité qui demeure d'ailleurs une énigme ou un mystère : c'est la différence qui fait la différence.

Cette altérité impossible à chosifier ou à objectiver a provoqué bien des essais, bien des livres, bien des systèmes. Chose étrange, c'est presque toujours la **femme** qui a été l'objet des tentatives incessantes de « détermination ». Je m'en voudrais de m'étendre sur ce point, tant il a été magistralement traité <sup>22</sup>. On sait que les deux façons (sans cesse renaissantes) de déterminer « la femme » consiste à l'enfermer dans sa **nature** ou dans sa **vocation** : sa nature lui vient de son sexe (elle est la personne « du sexe », selon le langage ecclésiastique, ce qui n'est pas le cas de l'homme) ; et sa vocation lui est conférée par son rôle d'épouse et de mère.

Il convient de rappeler que ces voies sont des impasses. Nous retiendrons

donc que l'altérité « homme femme » est une altérité indicible, où précisément il n'est rien dit d'autre que ceci : l'homme est homme, la femme est femme. Contrairement à ce que pourrait rétorquer un critique terroriste du genre de Mr de La Palice, nous pensons que cette dernière affirmation est précieuse pour la suite de notre propos <sup>23</sup>.

### La dimension symbolique des relations homme-femme

Pour tenter de pénétrer dans le mystère d'une relation inobjectivable, nous ne sommes pas complètement démunis. En effet, l'approche symbolique est anthropologiquement celle qui peut le mieux rendre compte du réel.

Nous parlons de symbole parce que — en particulier dans le cas que nous considérons — il y a à la fois symbiose et distance, les deux étant absolument nécessaires. Quand il n'y a plus de symbiose, la symbolique n'est qu'un indice, un index, comme l'aiguille d'un manomètre renvoyant l'ingénieur à son livre de thermodynamique. Quand il n'y a plus de distance, la symbolique s'écrase, on est en plein matérialisme spirituel, comme cet acharné qui voudrait trouver l'amour dans les fleurs du bouquet offert ou qui fendrait l'hostie avec un scalpel pour y découvrir le Ressuscité. Dans un cas comme dans l'autre, on ne s'étonne pas qu'un sexe

puisse dévorer son « opposé », depuis le « macho » triomphant jusqu'à la mante religieuse.

Dans cette même ligne, nous pourrions dire que les sexes ne se connaissent que dans leur altérité (tout autant que l'on ne saurait dire si un petit d'homme peut devenir homme sans la présence d'autres humains). Un homme qui ne se voudrait que mâle, seul au monde, serait peut-être l'enfant-loup de la sexualité. En d'autres termes, l'altérité homme-femme, comprise dans sa dimension symbolique, possède une fécondité spirituelle qui est à la mesure de son refus de l'objectivation. Tout comme le symbole a besoin de ne pas se regarder pour être efficace (ce qu'on appelle son « point aveugle »), de même l'altérité entre l'homme et la femme exige cet abandon de la claire détermination pour être féconde. Nous nous connaissons les uns par les autres, sans savoir d'avance tout ce que nous sommes ou pouvons devenir <sup>24</sup>.

### Sens de l'altérité homme-femme dans le rapport du Dieu de Jésus

Même si l'altérité est indicible — ou peut-être à cause de cela — il faudra toujours lui chercher du sens. En particulier, il me semble que le partenariat entre les hommes et les femmes met en oeuvre, dans la pratique, des relations qui sont appelées à être celles de l'ouverture réciproque (alors



qu'elles courent toujours le risque de se fermer dans la possession). Ne peut-on pas dire alors que cette ouverture est le signe, le lieu, le symbole d'une autre ouverture elle-même indéfinie : l'ouverture à l'absolu de Dieu manifesté en Jésus Christ ?

Certes l'homme est pleinement homme et la femme pleinement femme. L'un et l'autre n'appellent aucun complément. Et pourtant leur être est marqué au coin d'une incomplétude essentielle ou mieux d'un manque fondamental<sup>25</sup>. C'est ce que certains auteurs se sont plu à appeler « le manque non liquidable », c'est-à-dire un manque que rien ne saurait combler, ni personne pas même Dieu. La relation sexuée entre l'homme et la femme, entre les hommes et les femmes est une expérience d'incomplétude, qui n'appelle aucune complémentarité ; c'est l'expérience de l'être de désir, d'un désir jamais apaisé.

Il me semble que l'on pourrait alors comprendre le Dieu de ce Jésus, venu en notre humanité, comme Celui qui se présente à nous tel le garant — et la source mystérieuse — de ce désir jamais comblé. De même que l'homme et la femme connaissent une forme d'absence à l'autre et à eux-mêmes (« la vraie vie est absente », dit Rimbaud), de même nous ne connaissons notre Dieu que dans le tourment de son absence, qui fait de Lui un hôte plus intérieur à nous que nous-mêmes.

### Une parole bi-sexuée sur un Dieu sans sexe

Si les réflexions qui précèdent ont quelque pertinence, elles peuvent nous faire comprendre, entre autres choses, combien il importe que les femmes prennent la parole pour dire Dieu. Certes le terrain n'est pas vierge. Il y a beau temps que des mystiques femmes ont pris la parole et ont laissé des écrits qui sont, si je puis me permettre l'expression, tout à fait à hauteur d'homme. Nous n'en dresserons pas la liste. Mais je voudrais faire une seule remarque à ce sujet. De même que le Magnificat, parole d'une femme appelée Marie, n'est pas réservé aux femmes, de même on peut constater que beaucoup d'hommes se sont nourris de la mystique d'une Thérèse d'Avila : cette appropriation est à noter. Dès lors, ne serait-il pas heureux — comme cela est déjà amorcé — que des femmes s'expriment dans le domaine de la théologie, de l'exégèse, de la pastorale ?

N'est-il pas vrai que l'on se situe « différemment », selon que l'on est homme ou femme, non seulement par rapport à Dieu, l'Autre indicible, mais encore par rapport à son Envoyé, Jésus-Christ ? Beaucoup plus que dans d'autres religions, qui ne connaissent pas l'Incarnation, la Parole faite chair<sup>26</sup> devrait pouvoir être parlée à la fois par les hommes et par les femmes, ne serait-ce que pour laisser transparaître de façon

plus indubitable la transcendance du Ressuscité, qu'aucun sexe ne peut confisquer. Nous ne plaçons pas ici pour une parole sur Dieu ou sur l'Eglise qui soit « de nature féminine », nous ne cherchons pas non plus d'abord à changer — par des paroles de femmes — des comportements, des fonctionnements ou des rites institutionnels (ce serait se servir de la femme de façon trop instrumentale), nous voudrions simplement laisser dire Dieu dans une différence. Ce n'est pas d'abord le type de parole produite qui compte, mais la ossibilité de l'énonciation.

Dès lors, il me semble que le Dieu ainsi parlé — même s'il passe par des anthropomorphismes inévitables — sera étonnamment un Dieu sans sexe. Je m'excuse d'avance auprès de ceux et celles qui militent pour un langage bisexué pour Dieu, mais je ne crois pas qu'il faille lui ajouter du féminin là où il y a du masculin (« Dieu mère », « Notre Père et Mère qui es au cieux »<sup>27</sup>... Il importe plus, à mes yeux, de dire ensemble hommes et femmes, mais différemment, que Dieu est Autre. Nous partons ensemble des mots de l'Écriture, sans trop en rajouter, et nous essayons de traverser l'inadéquation du langage pour dire l'Indicible. Un saint Justin, en 150, n'hésitait pas à écrire : « Personne n'est capable d'attribuer un nom au Dieu qui est au-dessus de toute Parole, et si quelqu'un ose prétendre qu'il en a un, il

est atteint d'une folie mortelle. Ces mots : Père, Dieu, Créateur, Seigneur et Maître ne sont pas des noms, mais des appellations motivées par ses bienfaits et par ses oeuvres. Le mot Dieu n'est pas un nom, mais une approximation naturelle à l'homme pour désigner une réalité inexplicable »<sup>28</sup>.

S'il en est ainsi, on peut dire qu'après vingt siècles de paroles et d'écrits, il importe encore que beaucoup de femmes et d'hommes se risquent à parler et écrire pour mieux exprimer l'incompréhensibilité de Dieu, l'originalité de Jésus-Christ et en conséquence les chemins évangélique de l'Eglise.

#### Place relative de la sexualité différenciée dans ce partenariat

Nous voici donc revenus à notre point de départ. Comment vivre ce partenariat entre les femmes et les hommes, compte tenu de la différence sexuelle au coeur de cette altérité singulière ? L'heure est venue de dire en quoi et pourquoi la relation homme-femme peut être relativisée en christianisme, compte tenu de tout ce que nous avons dit jusqu'ici.

Pour être bien compris, il faut prévenir tout contre-sens. Je ne pense pas du tout qu'il faille dévaluer la place et la signification de la différenciation sexuelle. Il est même probable que, dans l'avenir, on s'étonnera de ce fait qu'une religion de l'Incarnation ait pu si rapidement (en quelques siècles) dévaluer

ce qu'elle aurait dû sinon exalter du moins valoriser. Aujourd'hui des efforts sont faits pour un ré-équilibre, au service duquel les couples chrétiens n'ont pas été inactifs <sup>29</sup>.

Mais je dois avouer que je ne puis pas suivre Luisa Muraro, dans un article déjà cité <sup>30</sup>, lorsqu'elle écrit : « La différence féminine qui aurait la préoccupation de se différencier de l'homme est sans liberté, tout à fait comme la recherche d'assimilation à l'homme qui a caractérisé l'émancipation... La différence n'est pas relative à ce qu'est ou n'est pas l'homme. C'est une différence absolue, puisqu'il n'est pas une non-homme... Son autre signifiant n'est donc pas l'homme mais l'autre femme ».

Un tel langage est sans doute trop absolu pour convaincre. De plus il risque d'enfermer les femmes entre elles. Pour être fécond, il me semble que le partenariat entre femmes et hommes doit gagner à s'articuler avec beaucoup d'autres partenariats. Dès lors, la relativisation est plutôt une valorisation.

J'aimerais situer cette relativité très brièvement, en rapport avec trois arguments :

— Pour commencer par la Bible, on peut constater que celle-ci ne parle pas de la relation hommes-femmes en ses deux commandements. Dans Matthieu 22,34-40 reprenant Exode 22,20-26 et

surtout Deutéronome 6,5 toute la Loi et tous les Prophètes sont concentrés dans l'amour de Dieu et celui du prochain. On sait d'ailleurs le prix du rapport au prochain lorsqu'il s'agit de l'émigré, du malade, de l'exclu...

— De plus, depuis la plus haute antiquité, on a célébré l'amitié comme lieu privilégié de la rencontre de l'autre, sans que soit précisé qu'il s'agisse d'un rapport uniquement entre hommes ou entre femmes. Il n'est pas dit que l'amitié implique nécessairement qu'elle s'exerce envers une personne du même sexe. Il n'est pas dit non plus que l'amitié entre hommes et femmes soit quelque chose d'impossible ou qu'il faudrait la laisser aux naïfs <sup>31</sup>.

— Enfin, beaucoup d'écrits récents se plaisent à rappeler que « la différence de chacun est d'abord une relation avec l'autre avant d'être une relation avec l'autre sexuel »<sup>32</sup>. Ce qui voudrait dire que l'autre est avant le sexe. Même si la relation homme-femme est marquée par l'originel, elle n'est pas forcément la plus fondamentale.

Ces quelques remarques vont nous conduire à une conclusion qui serait comme un aboutissement. J'espère qu'elles n'apparaîtront pas comme une utopie. A moins qu'il soit difficile d'être chrétien sans porter avec soi l'espérance d'un Royaume aussi apparemment impossible qu'indispensable.

### Vers le Royaume de fraternité évangélique

Je disais à l'instant mon désir de proposer une utopie réaliste, si l'on peut unir ces deux mots. L'immense crise que traverse la sexualité dans notre monde occidental n'est pas forcément le dernier soubresaut avant l'insignifiance totale. Cela peut être aussi une crise de mûrissement. Inspiré à la fois par la confiance en l'homme et par le Royaume évangélique, je présente ici quelques propositions finales aussi modestes que convaincues.

Je me demande d'abord si nous n'allons pas vers une civilisation où la différence sexuelle pourrait être apaisée, ce qui ne veut pas dire dévitalisée. Je le vois de deux manières :

- d'une part une relation moins « génitalisée » (je m'excuse du mot, je n'en ai pas trouvé d'autres) ou encore si l'on veut le refus de la **banalité du sexe**. Je pense à ce sujet, comme beaucoup que tous les marchés du sexe sont inévitablement condamnés à la fermeture, à plus ou moins brève échéance. Le sexe se tue lui-même quand il oublie que, selon une formule employée en sport, « cela se passe aussi dans la tête ».

- d'autre part une relation moins « sacralisée » ou encore le refus du **sexe mirage**. Cela n'est pas contradictoire avec ce qui précède. En effet, il y a une sorte de fascination du sexe qui est entretenue par le puritanisme. On le sait,

le « caché » ne peut être confondu avec le « mystérieux ». Sinon, le mystère disparaît quand on enlève le voile, alors qu'il est une révélation à même le visible. N'est-ce pas ce que nous apprend le sacrement ? A cet égard, la mixité précoce me semble avoir eu des effets plutôt bénéfiques.

S'il en était ainsi, on pourrait prévoir dans les temps à venir, une sorte de diffusion de l'homme-frère et de la femme-soeur, comme si le tabou de l'inceste avait pris une extension bien au-delà de la famille nucléaire. C'est peut-être un rêve de célibataire — qui n'est pas malheureux de l'être, je le souligne au passage —, mais je n'ai pas perdu confiance en une humanité plus fraternelle. Bien évidemment, je n'oublie pas le péché originel, mais j'aimerais simplement poser la question : le péché originel ? Lequel ? Là aussi, n'a-t-on pas trop sexualisé la lecture de la Bible ? Et, pendant que nous y sommes, je me risquerai d'aller à l'autre extrémité de la révélation chrétienne : le personnage de Marie, dont je ne tiens pas à minimiser, certes, le rôle d'engendrement par rapport au Verbe de Dieu, ne devrait-il pas nous rappeler ceci : Marie est aussi et toujours notre soeur aînée, sur le chemin de la Foi ?

J'en arrive ainsi à ma dernière remarque, puisée au coeur de l'Évangile. Nous ne devons jamais nous cacher les violences inhérentes à la vie sociale, y compris celles qui sont absolument

nécessaires pour sauver le droit et la dignité de l'homme. Il reste que l'Évangile nous propose une **fraternité universelle**, qui a considérablement marqué la première génération chrétienne : « Vous n'avez qu'un seul père » (Matthieu XXIII 9). Tout partenariat, en particulier le partenariat entre les femmes et les hommes, nous met en attente du **Royaume**, où il n'y

aura ni homme ni femme, ni juif, ni gentil, ni maître ni esclave.

Dans la rencontre des autres — et tout particulièrement la rencontre de « petit » auquel Jésus s'est identifié — il y a la promesse d'une fraternité, celle d'une humanité qui peut dire unanimement : « Notre Père ! ».

Henri DENIS

## Notes

1. Il se trouve que j'ai lu, au cours de la même semaine, deux ouvrages récents : Virginia R. MOLLENKOTT, *Dieu au féminin*, Centurion et Editions Paulines, Montréal 1990, et *Si vous ne devenez comme des femmes*, d'Antonio GENTILI, symboles religieux du féminin. Mediaspaul et Editions Paulines, Paris-Montréal 1991. Si l'on pouvait faire un index des citations bibliques des deux livres en parallèle, on serait étonné de constater qu'elles seraient à peu de choses près rigoureusement les mêmes (sans omettre celle des pères de l'Église). Il va de soi que ces citations illustrent des thèses sinon opposées, du moins divergentes.

2. Cf. le livre suggestif de Pierre GIBERT, *Bible, mythes et récits de commencement*, Col. Parole de Dieu, Seuil, Paris 1986. La thèse est simple : la question des origines ne peut recevoir de réponse, car il s'agit d'un problème insoluble. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas sans cesse chercher à approfondir la question qu'il nous pose. Les grandes questions, on le sait, sont celles qui renaissent toujours.

3. Au cours de mes séjours en Afrique noire, et spécialement au nord Togo, j'ai découvert à quel point l'organisation de la polygamie était en fait un système de type économique, bien avant d'être sexuel ou affectif : la topographie des « cases » réservées aux différentes femmes à l'intérieur de la « concession » en dit plus long que bien des livres.

4. La légitimation du système endogamique n'est pas étrangère à la parole de la Genèse « croissez et multipliez-vous » ! Quand on ne pratique pas l'échange des femmes entre ethnies, il faut se défendre en ayant beaucoup d'enfants.

5. Luisa MURARO, dans « Femmes et hommes dans l'Église » *Femmes jusques à Dieu*, Bulletin N°40 de décembre 1989, page 6.

6. On sait que le concile Vatican II est revenu plusieurs fois sur l'égalité foncière des chrétiens (et des chrétiennes), quelle que soit la fonction exercée. On pourrait relire le chapitre V de la constitution sur l'Eglise *Lumen Gentium*, spécialement le n° 40.

7. On lit dans Jacques DELARUN, *Robert d'Arbrisel, fondateur de Fontevraud* (Albin-Michel 1986, pp 139-141 cette allusion aux femmes interdites d'entrée à l'église du monastère. Robert s'exprime alors ainsi : « Qui est plus grande chose ? ou le temple matériel de Dieu ou le temple spirituel auquel Dieu habite ? Si la femme prend et mange le corps et le sang de Jésus-Christ, pensez quelle folie c'est de croire qu'elle ne soit entrer en l'église ». Nous sommes dans la deuxième moitié du XIe siècle. Mais au XXe siècle (avant Vatican II), il était encore interdit à une religieuse de laver les « purificateurs » (linges sacrés de l'eucharistie), avant qu'ils ne soient rincés deux fois auparavant par un ministre sacré !

8. J'ai développé ce point à propos du colloque Guy-Marie RIOBÉ, dont les actes ont paru sous le titre « *Actualité d'un prophète* » (Ed. du Témoignage chrétien) 1989, pages 91-103.

9. Nous n'avons fait ici que reprendre presque mot à mot les remarques fort pertinentes de Christian DUQUOC, dans le n° 227 de la revue CONCILIUM (consacré au 25e anniversaire de la revue) « *Au seuil du troisième millénaire* » l'article de Christian DUCOQ s'intitule « mémoire ecclésiale et ambiguïté » (pp 46-47)

Ajoutons qu'une telle exaltation de la femme risque fort de la faire tomber de haut. Voici ce qu'écrit J. Delarun, à propos de Robert d'Arbrisel (déjà cité ; page 142) : « Tandis que l'Eglise post-grégorienne exploite tout ce que l'écriture et la Tradition lui offrent pour monachiser les clercs séculiers et les détacher de la femme tentatrice... Robert délivre la femme des deux images inverses de la féminité : Eve et Marie. Contrairement à ce qui s'est dit, la référence à la Vierge écrase la femme terrestre plus qu'elle ne l'élève. Vaincue d'avance par la comparaison à la fécondité virginale de Marie, elle est alors ramenée au rang d'Eve, la tentatrice, l'agent du serpent, l'impure. Pour réfuter des images bibliques, c'est à la Bible qu'on en appelle : une infinie composition, fluide, vivante de Madeleine... Au regard de Robert, des visages en tous lieux se lèvent comme une aube ».

10. A propos de cette dichotomie, on lira avec intérêt la contribution de Jacques MACHO, prêtre psychanalyste, au numéro 194 de *Lumière et vie* (nov. 1989), intitulées « De l'altérité à la différence » (pp 49-58) et celle de Daniel WELZER-LANG sur le « *brouillage des signes* » (pp 15-22) qui constate une partition classique (aux hommes la culture, aux femmes la nature) laquelle se renverse lorsque l'on parle de sexualité ! Suprématie culturelle des hommes pour l'ensemble de la vie, sauf en amour lieu de la suprématie culturelle des femmes.

11. Nous n'entendons pas ici refuser la lutte contre la discrimination dans le domaine sacramental. Là aussi, nous revenons de loin. Elisabeth BEHR-SIGEL explique que dans le rite orthodoxe le baptisé est introduit derrière l'iconostase aussitôt après le baptême, tandis que la baptisée reste debout ou posée devant les portes qui pour elles restent closes (Femmes et Hommes, n° 46, juin 1991, p. 19.)

12. On pourra relire la protestation véhémente de Nelly BEAUPÈRE sur l'inexistence des femmes dans le sanctuaire, mais plus encore sur le fait d'un ministère sacré, où l'on demande à Jésus d'être le garant d'un système qu'il a condamné (dans *Lumière et Vie*, n° 151, janvier 1981 : « En signe de contradiction »).

Dans Vatican II, en particulier le décret sur « le ministère et la vie des prêtres », on parle (au n° 2) de la configuration des prêtres au Christ-Prêtre, non dans l'ordre de l'être mais dans celui de l'action (la nuance est importante). Quant à l'expression « agir *in persona Christi* » qui vient de II Cor II 10, elle serait une mauvaise traduction de la vulgate, le texte grec (en pro-sôpô Christou) signifiant : en présence du Christ.

13. A titre presque anecdotique, je voudrais dire à quel point certaines réunions ou groupes de dirigeants uniquement « mâles » paraissent déjà archaïques et parfois franchement sinistres. Ce fut le cas, lorsque la télévision du 19 août dernier nous montra la « brochette » des malheureux putschistes soviétiques.

14. Je remarque que, parmi les ministères exercés *de facto* par les femmes, ceux qui concernent la Parole sont déjà fort importants et irréversibles, non seulement dans la catéchèse, mais encore dans l'enseignement théologique, y compris l'exégèse scientifique. Pour aller un peu plus loin dans ce glissement des rôles, je dois dire que j'ai été profondément marqué par l'émission de télévision « crimes et passions » du 20 juin 1991, où une femme, Mireille DUMAS, permettait à des meurtriers de s'exprimer sur leur crime, grâce à une délicatesse et un tact hors du commun. On découvrait un aspect du ministère de la réconciliation, à travers une femme « femme-confesseur ».

Ajoutons qu'à notre monde sursaturé d'images, il est plus salutaire de pouvoir maintenir le « verbe », car l'image n'a jamais pu tenir lieu de parole.

Sur le refus de cette démission du verbe, de la part du poète, on peut lire François SOLESMES, *La non pareille* (poétique de la femme), Verso-Phébus, pp 91-92.

15. Oliver COTINAUD, *Quel féminisme ?* dans le journal La Croix du mardi 4 juin 1991. Je pense aussi aux nombreuses femmes qui interviennent à France Culture dans l'émission « les chemins de la connaissance », et tout récemment sur le sujet, austère et théologique à la fois, de la querelle de l'iconoclasme.

16. Viendrait ici la question souvent posée, par exemple par les diacres et leurs épouses, du ministère du couple comme tel. Personnellement je ne suis pas trop favorable à une telle conception. Evidemment, le partenariat semble parfaitement réalisé dans la cellule conjugale elle-même. Mais, on est en droit de se demander s'il ne convient pas — dans le domaine d'un ministère ecclésial — de distinguer soigneusement partenariat et conjugalité.

17. Dans la recension de l'ouvrage *Histoire de femmes* (tome 1 et 2), sous la direction de Michelle PERROT et Georges DUBY, Plon 1991, Dominique-Louise PELLEGRIN cite la réflexion suivante de Christian KLAPISCHZUBER : « Par rapport à quoi jugeons-nous les « progrès » ou les « reculs » de leur (des femmes) statut, d'une « amélioration » de leur condition ? Aucun de ces termes ne va sans problème » (dans *Télérama*, n° 2150, 27 mars 1991, page 19).

18. Le Père Vincent LEBBE, lazariste, fondateur de la société auxiliaire des Mission (la SAM), une société exclusivement formée de prêtres au service de prêtres et évêques autochtones, en pays de mission, se plaisait à décrire la vocation de missionnaire comme vocation de suicide, au sens où le missionnaire aurait réussi le jour où il serait inutile, parce qu'il aurait « passé la main » à l'Eglise du pays.

Le féminisme (en -isme) est sûrement dépendant d'un autre « -isme » qui dit plus ou moins son nom : le virilisme ou encore l'affreux mot de viriarcat (Femmes et Hommes, n° 194, nov 89, P 19). La fin du combat sera un partenariat devenu habituel et silencieux, articulé aux autres partenariats.

19. Cf François VARILLON, *Joie de croire, joie de vivre*, Centurion 1981, p. 75. A l'encontre de la pensée philosophique juive qui pense volontiers que l'on ne peut pas dire grand chose sur Dieu (et donc renvoyer à l'éthique), le texte de Paul sur la kénose est aussi une parole sur Dieu lui-même.

20. Saint AUGUSTIN, Tract. in Ep. Joan. 8,5-8 dans *Le visage de l'Eglise* collec. Unam Sanctam, Cerf 1958, page 261.

21. Même si plus loin nous serons amenés à nuancer ce propos, disons qu'il y a ici une différence évidente avec le partenariat inter-racial. En effet, les relations entre races peuvent conduire (au moins partiellement) à une fusion : le métissage. Nous avons rencontré, en 1988, Virgil ELIZONDO à San Antonio (Texas USA) un prêtre très soucieux des hispanophones de son diocèse. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé : « *L'avenir est au métissage* ». Thèse suggestive, même si elle est discutable. Toujours est-il qu'il serait impossible de l'appliquer à la différence sexuelle, sous peine d'un brouillage intolérable.

22. La revue « FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE » s'est fait l'écho d'un colloque tenu à Lyon le 14 novembre 1990 sur le thème « *Etre femme ou naître femme* » le piège de la différence. Une brochure en a été tirée, par le groupe Femmes et Hommes 2, place Gailleton 69002 Lyon. Nous ne pouvons que renvoyer à ce travail, en particulier à la remarquable analyse de Nicole CHOPELIN, s'appuyant sur l'ouvrage d'Yvonne PELLE-DOUEL, *Etre femme*, Seuil, 1967. Impossible d'ignorer désormais ce travail.

23. Ce rempart contre « le fusionnel » nous permet de revenir sur deux cas de partenariat ou tout au moins de dialogue. Le dialogue inter-racial d'une part qui suppose que tout ne sera pas résolu par le métissage ; et le dialogue inter-religieux dont on parle de plus en plus aujourd'hui et qui suppose en effet que les religions de type prosélyte ne cherchent pas à dévorer les autres. Lire sur ce point l'excellent ouvrage de J. DUPUIS, *Jésus-Christ à la rencontre des religions*, Desclée 1989.

24. A titre de détente, mais peut-être plus pertinente qu'on ne le croirait, rappelons cette « histoire de fous » bien connus de tous les conteurs. Deux fous évadés d'un asile arrivent le long d'une barrière qui cache un camp de nudistes. Le premier demande au second de lui faire



la courte échelle pour voir... Quand il peut enfin découvrir ce dont il s'agit, l'autre lui demande : « C'est des hommes ou des femmes » Réponse : « J'sais pas, ils sont pas habillés » ! Cette histoire ne ferait elle pas comprendre qu'il n'y a de nature qu'habillée de culture ? La biologie ou l'anatomie ne suffisent pas à la relation symbolique. Ajoutons ce que tout le monde sait déjà, à savoir que la pornographie (à travers ce qu'elle met en scène précisément de façon ob-scène) est le degré zéro du symbole.

25. Il y a actuellement dans le livre de l'Office des heures une belle hymne disant ceci : « A la mesure sans mesure/ De ton immensité,/ Tu nous manques, Seigneur/ Dans le tréfonds de notre coeur/ Ta place reste marquée/ comme un grand vide, une blessure ».

26. On peut lire dans *Rencontres* n° 5, un fascicule consacré à la critique littéraire de Jean SULLIVAN, (en hommage posthume) ces lignes de Sullivan, qui sont un hommage à Jousse, en même temps qu'une pensée aux antipodes de celle de Bultmann : « Quand on a démythosé, il ne reste à la foi qu'à s'engendrer elle-même et à devenir son propre objet... l'amour immodéré de l'absolu abstrait peut manifester seulement une impuissance spirituelle (p. 124).. Dans l'écriture-parole les mots ont une peau, un visage, ils frémissent de tous les gestes du corps... Le sens n'est pas d'abord dans les mots ni dans les pensées, il traverse la chair même (p. 126). En Jésus, la parole se propose pour être mangée et buë... Le message ne peut être que l'expression d'une tradition orale, dans le mouvement et le chant de la vie. On n'apprend rien à quiconque. On donne cela qui nous fait vivre » (127).

27. On sait que la revue *Actualité Religieuse dans le Monde* (ARM) a intitulé un dossier « Dieu, notre Mère », Cf le n° 83 du 15 novembre 1990. le livre déjà cité de V. MOLLENDOTT porte un titre suggestif : « Dieu au féminin » !

28. Saint JUSTIN, première apologie, 1,61, ; 2,6,1-3 (trad. dans Liturgie des heures, tome 2, pp 552-553). Saint Justin est mort martyr en 150. Il convient d'ajouter que c'était aussi un philosophe.

29. Il y a aussi le travail des théologiens et théologiennes. Dans un livre parfois stimulant mais fort décousu, Eugen DREWERMANN, théologien et psychanalyste allemand, a des pages fort suggestives sur le Cantique des Cantiques. Pour lui, l'amour entre l'homme et la femme a un sens à la fois sacramentel et libérateur (dans sa racine même). Il estime qu'il y a là une différence avec la théologie juive (voir pages 263-278 du livre *La parole qui guérit*, Cerf, 1991).

30. FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE, n° 40 « Jusqu'à Dieu », pages 4 et 9. Cet article est extrêmement vigoureux, comme le signale la traductrice Dorothee Bauschke-Schiffers. L'auteur pense que les femmes qui suivent cette voie peuvent parvenir jusqu'à Dieu, car il faut bien se garder de demander à l'autre (par ex : l'homme) la place de l'Autre, une place vide que seul Dieu peut occuper !

31. En relisant *l'Éthique à Nicomaque* d'ARISTOTE (trad. J. Tricot, édité chez Vrin, 1987), j'ai été frappé par l'importance accordée à l'amitié : « Sans amis, personne ne choisirait de vivre » (p. 382), « l'amitié semble constituer le lien des cités » ; mais plus encore par sa **dimension vertueuse** : « L'amitié ne va pas sans vertu » (p. 381), « la parfaite amitié est celle des hommes vertueux et qui sont semblables en vertu » (p. 390), « les amis sont aimés pour ce qu'ils sont en eux-mêmes » (p. 393), « il paraît bien que l'amitié consiste plutôt à aimer qu'à être aimé » (p. 404)... On sait combien ce texte a été repris au Moyen Âge, par exemple par Saint Thomas, mais aussi plus tard chez les moralistes des 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècles.

Nous aurions voulu dire un mot sur l'**homosexualité**, étant donné l'ampleur qu'elle a acquise dans nos sociétés, mais surtout en raison de la levée des tabous à son égard. Bien évidemment, la montée de la démographie dans le monde n'est pas pour rien dans les glissements de la signification des rapports sexuels. Mais il me semble qu'il est encore trop tôt pour pouvoir juger s'il s'agit d'une explosion sans lendemain, ou d'une véritable ré-interrogation sur l'altérité. En toute hypothèse, il n'est pas possible de se contenter d'un jugement de pure condamnation ou de nier le problème et refuser un accompagnement pastoral inspiré par l'Évangile.

32. Extrait de la contribution de Donna SINGLES, dans « *Lumière et Vie* » n° 194 de nov 1989, « *La différence des sexes* » p.68.

*« J'ai toujours affirmé par oral et dans mes écrits que je suis favorable à l'accession des femmes à l'ordination presbytérale (et non au sacerdoce !). Cette possibilité ne doit pas être réduite au « pouvoir sacré » de dire la messe ou de présider l'eucharistie. C'est une responsabilité ecclésiale, pastorale et apostolique (qui inclut la présidence eucharistique mais ne s'y réduit pas). Ordonner des femmes (ou des hommes) uniquement pour l'eucharistie serait une régression. Il ne faudrait pas être en retard d'un train théologique et œcuménique ».* H.D.

Partenaires autrement  
**De l'utopie à l'espoir**

**A** l'encontre de tout autre sujet que vous auriez pu choisir, celui de partenaires est riche d'expertes et d'experts. En effet, tous nous sommes soit homme soit femme, puisque Dieu dans sa sagesse ne créa que deux genres humains. L'expérience du partenariat, nous la vivons toutes et tous au quotidien ; chaque jour qui passe forge nos opinions sur la question. Et c'est très bien ainsi, dans la mesure où nos opinions ne nous retranchent pas dans des camps adverses, ou encore ne nous empêchent de rester sensibles et réceptifs à l'écoute des changements que nous offrent la vie et notre manière de la vivre !

Si j'ai voulu mettre un sous-titre, « de l'utopie à l'espoir », ce n'est ni par désaveu ni que je sois désabusée. Cependant votre proposition d'être « partenaires autrement » est trop importante, et peut soulever trop d'enthousiasme pour ne pas être abordée avec réalisme, les yeux, et bien sûr le cœur grands ouverts.

Espoir ou utopie comme alternative, indique d'emblée une conviction personnelle : « partenaires autrement »

est davantage un but vers lequel se diriger que le reflet d'une situation fondée et réaliste. Aujourd'hui, où que se tourne mon regard dans les lieux de vie de la société, la recherche de l'égalité et de la participation prend plus souvent des allures de combats que de partage : milieux professionnels et universitaires, partis politiques et syndicats, gouvernements et usines, et même au sein de l'église et de ses ministères ! L'égalité se conquiert encore... pour que puisse s'acquérir un jour le partenariat ! Une chose est certaine, si partenariat il y a, il ne peut exister réellement qu'entre gens égaux. mais égaux devant qui ? quoi ? Egaux devant la loi, la politique sociale, l'organisation de la société, entre époux, dans la famille, avec les collègues, dans les églises . Je n'en sais rien ! Mais je sais une chose, égaux devant Dieu et sa création.

Etre partenaires, c'est la vision d'une nouvelle société, d'un nouveau ciel et d'une terre nouvelle. Où les choses anciennes seront transformées en chose nouvelle où Dieu, alpha et oméga, réunira toute l'humanité sur la base de cette promesse : « Je serai leur Dieu et

ils seront mon peuple ».

Peut-être est-ce rassurant de penser en termes d'Apocalypse, image parfaite du royaume (et non scènes d'un cataclysme final), cela nous donne du temps, et puis en fait, cela met la barre trop haut pour se sentir concernés !

Oui le partenariat n'est envisageable qu'entre **partenaires égaux**. Le partenariat est encore un objectif à atteindre.

C'est bien dans la ligne des vingt ans de « Femmes et Hommes dans l'Eglise », que d'ouvrir cette réflexion qui nous pousse à avancer. Pour nous chrétiennes et chrétiens, nous recevons par le thème de multiples interpellations.

Tout d'abord nous affirmons que l'égalité est une question de justice, de lois et de cultures ; nous affirmons aussi que l'égalité est une question théologique. Peut-être même est-ce tout simplement une question de foi ? Sommes-nous bien convaincus que dans son plan, Dieu créa les humains à son image ? Nous sentons-nous, hommes et femmes, investis de la responsabilité et de la joie de refléter quelque chose de son image, aux contours non délimités, image qui reprend à son compte notre diversité et nos différences telles qu'Il les a voulues. Savons-nous que nous sommes partenaires de Dieu, ou plutôt que Dieu est notre partenaire avant d'être partenaires les uns des autres ? Les textes bien connus de la Genèse nous placent, femmes et hommes ensemble dans des rôles d'intendants de la création. Bien

mal tenus d'ailleurs ! Je sais bien que ces textes ont été utilisés tant pour prouver que pour infirmer l'amour égalitaire de Dieu. J'éviterai donc toute exégèse me contentant de vous livrer tout de go un des piliers de ma foi : Dieu confie son plan, sa mission à deux humains, l'homme et la femme. Les bénissant tous deux ensemble, il leur donne toute sa confiance, leur livre tout son plan et les engage à y participer pleinement. Pour moi, le texte de la Genèse est une preuve d'amour, d'espoir et de l'attente de Dieu à notre égard, femmes et hommes, ses créatures ! Il veut faire de nous ses partenaires. Il pense qu'Il peut nous faire confiance par amour ! C'est de cet amour et de cette confiance dont j'ai besoin pour avancer et pour pouvoir en témoigner à mon tour face aux situations démentes de notre monde : face aux enfants des rues ou des millions de prostituées du Brésil, face aux milliers de réfugiés dans les camps-mouroirs du Soudan ; face aux regards émerveillés et interrogateurs de mes petits-enfants, déjà soumis malgré eux à une pollution destructrice. Tous sont déjà partenaires dans le plan de Dieu.

#### Du plan de Dieu à la vie au quotidien

On constate que dans les situations de crise les rangs se resserrent. Il n'y a pas forcément déjà partenariat, mais on peut parler de solidarité, car tout le monde souffre dans l'égalité. Dans la fuite des réfugiés entre le Mexique et les Etats-

Unis, il n'y a plus ni homme ni femme ! Dans les luttes de libération, on a souvent parlé de l'Algérie ou encore de la résistance française de 39-45. Tant de situations où l'objectif à atteindre était puissant au point qu'il galvanisait toutes les forces et que les questions de domination des uns par les autres étaient secondaires voire inexistantes. Avant que le rideau ne tombe sur les acteurs épuisés par une cause enfin gagnée ensemble, j'imagine que la qualité du partenariat a dû atteindre des sommets d'enrichissement... presque naturel. Nous connaissons aussi la suite de l'histoire de ce partenariat de la peur partagée : c'est le retour à la case départ ! Chacun reprend son rôle, la situation est normalisée. Partage et égalité sont oubliés. De la vieille histoire pensez-vous ? Pas tant que cela ! Je me souviens d'images télévisées dans les journées dangereuses et enivrantes de fin 89 à Prague. Femmes et hommes, jeunes et vieux, au coude à coude pour arracher leur libération à un système d'oppression ! Quelques jours plus tard, toujours par la télé, la présentation du nouveau gouvernement — les costumes noirs bien alignés côte à côte avaient repris toute la scène, ou en tout cas le devant ! Derrière il devait bien y avoir quelques boucles et chignons, pour leur permettre d'être à nouveau les super-hommes !

Ainsi je suis triste, triste de notre incapacité à construire ensemble le partenariat dans la sérénité. Ainsi donc, face au désespoir et face à la souffrance

l'égalité prévaut ; il n'y a guère que dans la vie courante que les rôles typés gardent ou reprennent leur droits. Pourtant l'épître aux Galates au chapitre III, nous offre non seulement une affirmation sociale, économique et politique à l'égalité (verset 28) mais aussi théologique de première importance au versets 26 et 27, plaçant une nouvelle fois femmes et hommes ensemble dans le plan d'amour de Dieu ! « ... car tous, vous êtes par la foi enfants de Dieu, en Jésus Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni juif, ni grec, ni esclave ou homme libre, ni l'homme ni la femme... car tous vous n'êtes qu'un ! »

#### Où l'utopie devient espoir

Et voilà « l'autrement » du titre, être partenaires autrement, selon le plan de Dieu. Voilà où l'utopie devient espoir. C'est au plan du Dieu de Jésus-Christ que nous le devons. Offre monumentale et totale d'amour à laquelle nous sommes appelés à répondre en cherchant constamment à dépasser nos petits moyens, notre mauvaise volonté, notre petite foi ou peut-être même notre mauvaise foi ! Ce plan de Dieu nous offre d'être partenaires, hommes et femmes, riches et pauvres, requérants d'asile et citoyens sûrs de leurs droits, jeunes et moins jeunes. Que faisons-nous de ce partenariat qui nous engage sur des chemins qui remettent en cause radicalement nos manières de vivre et nos manières d'être, hommes et femmes pris

dans leurs privilèges intégrés tels des droits ? Si l'amour de Dieu est égalitaire, et c'est ce que j'affirme, alors je me mets en cause, comme femme bourgeoise de ne pas aller au bout de ma foi !

Car être partenaires, est une notion individuelle mais aussi collective. On peut penser à un partenariat dans un couple ou en son lieu de travail, ou grâce à son militantisme, ou encore à la répartition des tâches ménagères et sociales. Mais on peut aussi chercher à être partenaires avec « le prochain », notion floue cependant plus envahissante ! Ce prochain plus lointain et pourtant plus dérangeant ! Vivre le partenariat n'est pas un repli sur soi ou sur une ou deux personnes, mais au contraire, conduit à considérer des partenaires au sens large. Etre partenaire c'est une manière d'être et une manière de vivre. Il en va là comme de la foi, il n'y a pas de foi collective qui ne passe par la rencontre personnelle avec le Christ à un moment ou un autre de la vie. La recherche du partenariat pour nous chrétiens relève de l'exigence de la foi. Je me permettrai d'être encore très personnelle et d'avouer que je ne pourrais plus vivre ma foi dans une église qui ne reconnaîtrait pas pleinement mon statut d'enfant de Dieu et ainsi le droit d'être à son service selon ce que j'aurai pu déceler de son attente à mon égard en lien avec la communauté. Je n'ai aucune intention d'être vénérée par l'église, mais aimée au nom de l'amour de Dieu pour moi. Je ne veux pas

davantage de place désignée dans l'église, mais comme partenaire je m'attends à être invitée à prendre ma place indistinctement de mon sexe qui n'a strictement rien à voir avec mes compétences, mon savoir et mon ignorance, et mon statut social.

Je suis reconnaissante et admirative de certains hommes qui ont découvert que leur accession à l'état pleinement humain se faisait par le partage en vue du partenariat. Je pense entre autre au groupe de prêtres catholiques qui ont rédigé la charte des prêtres pour l'égalité. Oui je suis admirative car n'est-il pas extrêmement difficile pour nous tous de reconsidérer et peut-être de rompre avec des traditions et des habitudes inculquées dès notre plus jeune âge. Dans cette très belle charte, ils disent notamment que la « discrimination sexuelle ne se limite pas aux lois des sociétés et à celles de nos églises mais qu'elle précède nos attitudes, notre langage et nos structures sociales. Au nom de la justice et de la liberté ces discriminations doivent disparaître. Là où les femmes ne sont pas libres, les hommes ne le sont pas non plus ! Quels que soient nos traditions et le conditionnement culturel des temps passés dans la vie de nos églises, notre foi actuelle et notre instinct de justice nous poussent à dire que l'exclusion de la prêtrise pour des raisons de sexe n'est plus soutenable. Cette exclusion est en flagrante violation avec la justice que nous prêchons, elle bloque la recherche des communautés

pour des ministères mieux adaptés à leurs besoins et va à l'encontre de l'appel ressenti dans le cœur de nombreuses femmes. C'est pourquoi nous souscrivons aux possibilités égales d'ordination des femmes et des hommes à la prêtrise ».

Tout en concluant pour un appel à les rejoindre ils disent encore : « Malgré la vigueur de nos paroles nous ne sommes que des pèlerins de la foi en marche, à la recherche de notre Seigneur qui nous appelle à être son peuple juste et aimant de son église. « Voilà un exemple où l'utopie devient espoir.

### Partenaires et féministes

Alors que je partageais le thème de ce colloque avec un groupe de femmes à Genève, presque toutes théologiennes, elles faisaient remarquer que dans leurs vies elles connaissaient mieux la collaboration que le partenariat. Le partenariat disaient-elles, implique un choix délibéré de part et d'autre. Dans la vie nous avons l'habitude de collaborer entre hommes et femmes. Travail, maison, études et, pour ce groupe de femmes protestantes, aussi l'habitude de collaborer au ministère ordonné.

Etre partenaires, disaient-elles, doit être un besoin réciproque ou rien ! Un idéal, un chemin sans fin, un projet à élaborer, un projet de longue durée !

Autant le dire, être partenaires autrement les a laissées sceptiques, presque angoissées ! Peut-on se

comporter comme s'il y avait égalité accordée de fait aux femmes et aux hommes de notre temps ?

Si être partenaires devient une proposition aussi radicale que l'a été et l'est encore le féminisme, alors allons de l'avant. Il ne peut en effet s'agir d'une proposition édulcorée. Une façon de repeindre la façade sans avoir fait les transformations à l'intérieur ! Pourtant, sachons-le, le piège est tout près, et il nous faut aborder cette question sans indulgence. Ce piège, c'est que nous vivons dans des sociétés dont les règles et l'organisation sont basées sur le pouvoir mâle qui a conduit au système de valeurs masculines que nous subissons, hommes et femmes. Il serait vain et ridicule de leur opposer des valeurs féminines, mais il est indispensable de rappeler que le projet féministe offre une alternative égalitaire qui n'a pas encore été pleinement éprouvée.

Le féminisme dans lequel je me reconnais est guidé par la vision et le ferme espoir d'une communauté de femmes et d'hommes dans laquelle s'épanouira le partenariat. J'admets qu'en vivant au quotidien, notre rôle n'est pas de réaliser le royaume mais de placer les signes qui en donnent un avant-goût. **Peut-être devons-nous vivre deux signes simultanément, le féminisme et le partenariat.** On ne peut classer le féminisme dans ce qu'il a de plus fort dans les annales du passé. Le féminisme reste un projet de société affirmatif et constructif. Il n'est ni ringard ni dépassé.

Force nous est de constater que les morceaux d'égalité conquis se reperdent dès que la pression qui a permis de les obtenir se relâche. Je prends pour seul exemple le droit à l'avortement dans les différents états américains. Sans ouvrir ici le débat du « pour ou du contre », je constate le fait. D'autre part en Suisse, seuls 30% des salaires bénéficient vraiment du principe « à travail égal, salaire égal », malgré le droit constitutionnel à l'égalité voté il y a plus de dix ans.

Je crois aujourd'hui encore, que le féminisme est aussi nécessaire aux femmes qu'aux hommes à cause même de sa vision ultime, la vision de la communauté. Je crains que des jeunes femmes qui ne croient plus nécessaire de lutter pour l'égalité, parce qu'elles pensent l'avoir, perdent petit à petit les droits acquis et que le partenariat ne reste alors vraiment qu'une utopie et non le chemin qui mène à la transformation. Beaucoup d'hommes ont fait leur chemin libérateur, soutenant des mouvements de libération là où ils se trouvaient, dans les églises et la société. Des hommes et des femmes ont su se libérer des contraintes qui les obligeaient à tenir des rôles tout faits. Tous ceux qui ont parcouru le chemin de leur propre libération savent aussi qu'il y a un prix à payer, le prix de la transformation : celle-ci parfois peut mettre en danger et en question tout un cadre de vie et de relations. Le but ne sera atteint que lorsque les femmes et les hommes utiliseront ensemble leur liberté

de partenaires pour servir le plan de Dieu dans le monde. En d'autres termes, pour des femmes et des hommes chrétiens, la liberté personnelle n'est pas le but ultime mais bien la réconciliation de la communauté humaine avec son Dieu.

- Partenaires oui, parce que l'on s'est transformé, découvert, reconnu et réconcilié avec soi-même.

- Mais pas par un coup de baguette magique. Pas parce que les modes et le vocabulaire changent ; pas parce que le féminisme ne satisfait plus à certaines lois (consommation, emploi entre autres).

- J'ai peur que s'installe un nouveau romantisme qui, petit à petit, renverrait les hommes et les femmes à leurs rôles stéréotypés.

J'ai peur que l'on renoue avec une tradition judéo-chrétienne qui a tant contribué à la subordination de la femme... avant même de nous en être réellement détachés ! J'ai peur que les églises ne saisissent rapidement cette occasion de mettre de côté le féminisme pour le remplacer par un partenariat boiteux.

Nous savons que si nous escamotons la question du rôle de la femme dans l'église nous desservons la cause du partenariat. Les questions et les conflits de société non résolus resurgissent toujours. Il est de notre responsabilité de ne pas sauter les étapes malgré la tentation, mais d'avoir le courage de les



traverser les unes après les autres. Je crois que le partenariat peut devenir une réalité s'il s'appuie sur le féminisme. Si le partenariat pouvait être aux églises ce que le féminisme a été et est encore à la société, alors j'applaudirais des deux mains.

En chemin...

Force nous est de constater que tous les groupes ou communautés dans nos sociétés européennes ne sont pas au même stade de réflexion et d'action sur ce sujet. Même au sein d'un groupe national plus homogène les attitudes peuvent diverger. Tant de femmes et tant d'hommes ne font que commencer leur prise de conscience. D'autres ne s'en soucient pas du tout ! Et pourtant, ceux qui comme vous sont en chemin depuis des années sentent que le temps est venu d'aller de l'avant vers le but qui, je le répète, n'est pas le pouvoir féminin, mais une société transformée, des églises transformées - témoignant de la relation de Dieu avec la communauté humaine. Etre partenaires autrement c'est revenir au plan de Dieu.

Du point de vue théologique et intellectuel il y aura peu de barrières. Comme le dit Paul aux Philippiens, nous sommes en marche vers le but « Je m'élançais vers le but, parce que j'ai été moi-même saisi par Jésus-Christ », et plus loin « ... au point où nous sommes arrivés, marchons ensemble ». (Il s'adresse à une communauté composée

de gens partenaires les uns des autres). Je ne peux m'empêcher d'ajouter ici, et sans lien direct avec notre sujet qu'au village de Philippe, alors bourgade prospère de la Macédoine, Paul et ses compagnons firent leur première halte européenne. Paul s'adressa aux femmes réunies au bord d'une rivière et les textes nous apprennent que là, Lydie, une marchande (et sa famille) fut baptisée — première chrétienne d'Europe ! Plus loin, une servante semblait discerner l'importance de la bonne nouvelle annoncée par Paul. Deux exemples de femmes dont, l'une de condition humble. La foi en Europe n'a donc pas toujours été transmise par les puissants. Elle n'a pas davantage véhiculé des ordres ecclésiastiques enfermés dans leur propre logique et justification !

Après cette digression retournons à notre sujet.

Partenaires, on tente de l'être dans la vie, et non seulement entre hommes et femmes, mais aussi entre femmes et femmes, hommes et hommes ou encore en groupe. J'aimerais ajouter que le rôle de la femme n'est ni une question embarrassante de société parmi d'autres, ni un problème aigu à résoudre, ni un choix à faire, mais simplement une réalité : nous sommes un des deux genres humains créés. Aucune institution, aucune personne individuelle ne pourra faire l'économie de se situer face à leur pleine participation avant d'envisager d'entrer dans le partenariat. J'ajoute qu'aucune femme ne devrait

faire du féminisme « sa » cause en ignorant les problèmes de société créés par les hommes et les femmes qui s'appellent racisme, militarisme, vandalisme ! Femmes et hommes de tous les horizons, qu'ils soient partenaires ou non, forment ensemble dans le genre humain dans ce qu'il a de plus merveilleux, à l'image de Dieu comme dans ce qu'il a de plus odieux quand le malin s'en empare.

#### Partenaires et solidaires

Mon travail au Conseil Œcuménique des Eglises est lié au partenariat. Il consiste à faire réfléchir aux actes concrets et aux conditions qui montreront que les églises du Nord, et leurs sociétés ou agences de mission sont bien devenues les partenaires égaux des églises du Sud. Sans entrer dans les détails d'un processus lent et parfois désespérant, je dirai seulement que le verrou principal qui semble empêcher les églises d'entrer dans un partenariat basé sur l'égalité, c'est le **pouvoir**.

Le pouvoir des uns sur les autres. Le partenariat c'est la remise du pouvoir à l'autre, une manière d'abandonner un pouvoir de domination exercé par l'un au détriment de l'autre. Nul ne peut ignorer que le pouvoir existe sous beaucoup de formes, il doit permettre aux partenaires quels qu'ils soient de grandir et d'atteindre leur pleine stature pour donner leur pleine mesure, l'un à l'autre,

puis à la communauté qui les entoure.

*Pour devenir partenaires il faut consciemment franchir des étapes, savoir recevoir, donner et abandonner oser prier et revendiquer oser se transformer pour se redécouvrir différent !*

Etre partenaires, c'est permettre à chaque membre du pacte de l'alliance individuelle et collective ; d'accepter sa propre conversion, sa transformation : se reconnaître plus fort et plus vulnérable qu'avant ! Entreprise périlleuse s'il en est car aucun ne devra y perdre son identité ! (ni son âme !). Alors le partenariat ne sera pas réducteur mais multiplicateur de talents. Le partenariat qui fait grandir conduira à une nouvelle manière d'être, l'église en marche, peuple de Dieu, porteur de sa vocation de sacerdoce universel.

■ Et pour conclure cette petite parabole qui vient du Ghana,

Dans notre tradition nous communiquons par tambours de village en village. Nos tambours vont de pair, un tambour mâle, un tambour femelle. Aucun des deux ne peut à lui seul transmettre de manière intelligible le message de Dieu.

Nicole FISCHER

*L'écriture nous l'apprend :  
Dieu est Père et Mère ;  
son alliance est le ciment  
qui rend solidaire.  
Avec Lui tous les vivants  
sont des partenaires,  
frères et soeurs d'un même sang  
pour bâtir la terre.*

*Claude Bernard  
(chant du colloque)*

**CENTRE DE RECHERCHES ET DE DOCUMENTATION**

## **Femmes et christianisme**

**Faculté de théologie, 25 rue du Plat 69288 LYON Cedex 02**

*Renseignements : 78 42 11 26, avant 10 heures.  
Service documentation par correspondance*

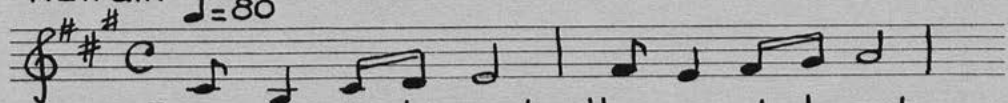
# FEMMES DE PLEIN VENT

Paroles : Claude BERNARD.

Musique : MANICK.

Refrain

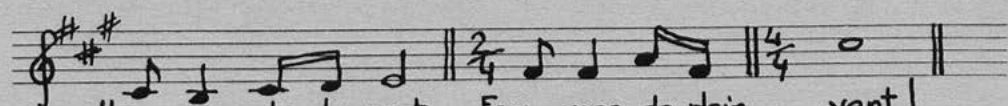
$\text{♩} = 80$



Fem . mes de plein vent , Hom mes du le vant,

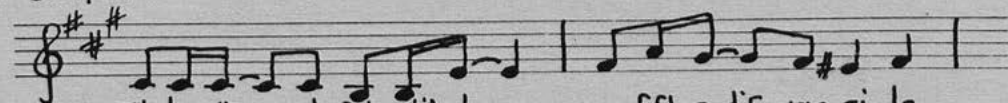


Nous avons choi si le lar ge ; pour sui vons notre vo y a ge.



Hom mes du le vant , Fem mes de plein vent !

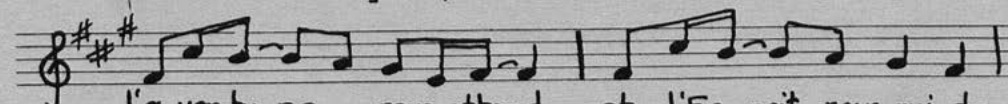
Couplet



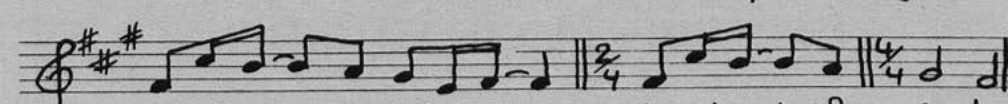
Fil les d'Eve et fils d'Adam , sou ffles d'E van gi le ,



nous serons tou jours partants sur des bar ques li bres



l'a ven tu re nous attend et l'Es prit nous gui de.



Na vi gons à contre temps des che mins fa ci les.